

SOUVENIRS

D'UNE

EXCURSION D'ATHÈNES EN ARCADIE.



I.

D'ATHÈNES AUX FRONTIÈRES DE L'ARCADIE.

L'étude de la topographie ancienne de la Grèce offre un champ si vaste et si hérissé de difficultés, que, même après les importants travaux de M. le colonel Leake, le voyageur attentif peut encore y trouver à glaner. Aujourd'hui surtout que, rendue à la liberté, la Grèce est devenue d'un accès facile, chaque pas sur ce sol classique peut conduire à une découverte intéressante, chaque pierre qu'on retourne peut contenir la solution d'un curieux problème. Les notions de détail, fournies par tous ceux qui ont occasion de les recueillir sur les lieux mêmes, me paraissent devoir longtemps encore être utiles à tous ceux qui désirent acquérir une connaissance exacte du pays, et des mains habiles, réunissant un jour ces divers documents, pourront les coordonner en un système complet. C'est à ce point de vue que j'ai cru devoir communiquer à l'académie ces souvenirs d'une excursion que j'ai faite, il y a quelque temps, en Arcadie, en compagnie de M. le baron Prokesch d'Osten, amateur distingué de l'antiquité, dont les avis

Excursion en Arcadie.

1



m'ont toujours guidé et éclairé, et de M. Schwab, jeune et savant docteur en théologie.

La Voie sacrée, par laquelle nous sommes sortis d'Athènes, est trop bien connue, et m'a trop peu fourni l'occasion de nouvelles recherches, pour que je m'arrête à la décrire. Le couvent de Daphné, situé dans la gorge de l'Ægaléos, entre le mont Pœcile et le Corydale, porte l'empreinte d'une quadruple antiquité. Il s'élève sur les fondations de l'ancien temple d'Apollon ¹, et tire probablement son nom d'un bosquet de lauriers, qui devait autrefois entourer le sanctuaire. Heureusement pour la Grèce, M. Leake se trompe quand il dit ² que les trois seules colonnes antiques qui existaient en cet endroit antérieurement à 1801 ont été envoyées en Angleterre par lord Elgin, car une colonne ionique, d'un très-beau travail, se voit encore aujourd'hui dans l'angle sud-ouest du monastère. La plus grande partie de l'enclos du couvent paraît être aussi de construction hellénique, ou, du moins, avoir été formée des grands blocs, régulièrement taillés, qui appartenaient à l'ancien mur. Le monastère lui-même est un édifice byzantin, ainsi que le prouvent sa belle coupole, ses grandes et ses petites voûtes cintrées, et ses mosaïques dorées. Le bastion crénelé, muni de voûtes en ogives, qui a été élevé pour défendre l'entrée du monastère, est un ouvrage du temps de la domination française, temps auquel appartiennent aussi deux sarcophages en marbre, qui sont placés dans deux chambres obscures à gauche de l'entrée de l'église, et dont l'un porte les armes d'une famille française, probablement celles de Guy de Laroche ³, les mêmes, du reste, qu'on voit aussi gravées sur le

¹ Paus. I, 37.

² Leake, *The topography of Athens and the demi of Attica*, t. II, p. 145.

³ D'après l'observation ingénieuse de Buchon (*La Grèce continentale et la Morée*, p. 131), Daphni est le monastère qui, du

linteau de la porte de l'église. J'ai de plus découvert, dans un escalier en ruines de ce monastère, une inscription grecque et latine qui peut servir à prouver que le temple subsistait encore sous les Romains, et qu'il resta debout jusqu'au jour où il fut converti en couvent. (Pl. I, 1.)

Nous passâmes ensuite devant les ruines du temple de Vénus et devant les lacs Rhiti [Ῥεῖτοι], après avoir tourné l'extrémité du Corydale, sans rencontrer sur ses versants aucunes perdrix soit *κακκαρίζοντας*, soit *τιτλιρίζοντας*¹, nous arrivâmes dans la plaine Thriasienne, devant le monument de Straton, où la Grèce ancienne continue son influence civilisatrice sur la Grèce moderne. L'affluence des voyageurs qui s'arrêtent à ce monument y a attiré la population et a donné naissance à un commencement de village.

Le tombeau de Straton n'est pas mentionné par Pausanias. M. Leake, qui fait observer que les lettres de l'inscription sont d'une époque antérieure aux Antonins, cherche à expliquer le silence du Périégète, en supposant que ce monument n'était pas un des plus importants que Pausanias eût rencontrés sur la Voie sacrée. Il est vrai que, depuis les lacs Rhiti jusqu'à Éleusis, Pausanias n'énumère que des positions remarquables pour l'histoire primitive du pays; mais il est difficile de croire qu'il eût passé sous silence un édifice situé sur son chemin, et qui était construit en grands blocs de marbre pentélique et orné avec une certaine élégance. Je serais plutôt tenté de croire que ce tombeau n'existait pas encore au moment même où le voyageur parcourait l'Attique. La forme des lettres ne peut guère

temps des ducs, était connu en Attique sous le nom de *Delphina*, dérivé de l'épithète d'*Apollon Delphien* ou *Delphinien*. C'est dans ce monastère que, d'après un acte

conservé dans les archives de Mons, en Hainaut, Gui de Laroche fut inhumé.

¹ Théophr. *Περὶ ἑτεροφωρίας τῶν ὁμογενῶν*, in *Athen.* IX, 43.

1.

être prise en considération, car on sait que, sous les Antonins, on affectait d'imiter l'écriture ancienne et même les types archaïques. De ce que le *gentilium* de la femme de Straton était aussi celui de l'un des maîtres d'Hérode Atticus¹, je ne prétends pas établir un rapport de parenté entre ces deux personnages, car l'un était d'Héraclée et l'autre de Tralles; mais il me semble qu'il y a dans l'identité du nom une certaine présomption pour les croire contemporains². Que ce monument ait été plus considérable et plus étendu qu'un simple socle de statue ou de stèle sépulcrale, c'est ce qui est prouvé par une autre inscription que nous avons découverte sur le côté méridional. Elle paraît être en vers, mais il n'en reste que peu de lettres. (Pl. I, 2.) J'irai plus loin: je crois que ce tombeau avait la forme d'un petit temple; car dans les temps postérieurs il paraît avoir été transformé en chapelle chrétienne. C'est au moins ce que semble prouver une inscription chrétienne, tracée sur un grand bloc du côté oriental, et faisant face au nord. Elle est trop fruste, et je n'avais que trop peu de moments à y consacrer, pour qu'il m'ait été possible d'en rien déchiffrer au delà de quelques lettres. (Pl. I, 3). Sur un autre grand bloc de l'angle sud-ouest sont sculptés trois signes, qui appartiennent aussi évidemment à l'époque chrétienne. (Pl. I, 4.)

Eleusis est beaucoup moins connu qu'on ne serait porté à s'y attendre quand on songe à l'importance de ce sanctuaire. Les anciens, retenus par un respect superstitieux, n'en parlent qu'avec réserve³, et les recherches des explorateurs modernes sont entravées par le petit village qui a été bâti depuis

¹ Τοὺς δὲ κριτικούς τῶν λόγων Θεαγένει τε, τῷ Κνιδίῳ, καὶ Μουνατίῳ, τῷ ἐκ Τραλλέων, συνεγένετο. (Philostr. *Vie d'Hérode Atticus*, XIV, p. 70, l. 3, ed. Kayser.)

² Voici l'inscription :
ΣΤΡΑΤΩΝΙΣΙΔΟΤΟΥΚΥΔΑ (Θηναίους)
ΠΩΛΛΑΜΟΥΝΑΤΙΑΗΡΑΚΛΗΑ
ΙΣΙΔΟΤΟΣΣΤΡΑΤΩΝΟΣΚΥΔ (αθηναίους)

³ Pausan. l. I, c. xxxviii.



un siècle sur l'emplacement même du temple, et qui tend tous les jours à prendre plus de développement. Comme je ne pouvais m'arrêter que quelques instants dans ce lieu, je les consacrai à visiter la tour byzantine bâtie sur des fondations helléniques au sommet de la colline qui domine Éleusis et qu'occupait l'acropole. Je tenais à constater si une inscription qu'on m'avait signalée comme encastrée dans les murs de cette tour s'y rencontrait en effet. Une recherche minutieuse m'a prouvé qu'il ne se trouve là aucune inscription.

On sait qu'il existe, dans la plaine qui s'étend au nord d'Éleusis, un grand puits, le seul qui fournisse de l'eau au nouveau village. On voit près de là, le long de la route qui conduit à Mégares, un grand nombre de fondations et d'assises antiques, et j'ai reconnu, encastrée dans un enclos voisin, une stèle ronde avec une inscription sépulcrale des temps macédoniens. Leake¹ considère ce puits comme le *Callichoron* de Pausanias. Je dois cependant observer que, dans une petite grotte qui se voit au pied de la colline de l'acropole, on a trouvé, dans le temps, un puits creusé dans le roc, que les habitants ont recouvert depuis. C'est à ce dernier que paraissent plutôt s'appliquer ces paroles de Pausanias : « Il y a à Éleusis un temple de Triptolème, un autre de Diane Propylée, et un autre de Neptune père; on y trouve aussi un puits qui s'appelle *Callichoron*. Quant à la plaine Rharienne, etc.². » D'où il paraît résulter que le puits en question était situé avant la plaine et immédiatement après les temples, ce qui est aussi la position de notre grotte, plus rapprochée du temple que le grand puits, et à côté même des Propylées d'Appius³. Si cette

¹ Π, 159.

² Ἐλευσινίοις δὲ ἐστὶ μὲν Τριπτολέμου ναὸς, ἐστὶ δὲ Προπυλαίας Ἀρτέμιδος καὶ Ποσειδῶνος πατρός. Φρέαρ τε καλούμενον

Καλλίχορον. . . . Τὸ δὲ πεδῖον τὸ Ῥάριον, κ. τ. λ. (l. I, c. xxxviii).

³ Cic. *Epist.* VI, 26 : « Audio Appium « Propylæon Eleusine facere. »

conjecture était admise, le puits qui est dans la plaine et près de la route pourrait être pris pour le puits *Anthion* ou *Anthinon*, qui était sur la route de Mégares, et au bord duquel Cérès s'assit, sous le costume d'une femme argienne, après l'enlèvement de sa fille¹; mais si l'on persiste à voir le *Callichoron* dans ce dernier, comme étant le plus grand des deux, on pourra prendre pour l'*Anthion* un autre petit puits que nous avons rencontré en poursuivant notre route vers Mégares, à l'est de la colline d'Éleusis, et dans la petite plaine séparant celle-ci des hauteurs qui s'élèvent vers les Kérata.

Les Kérata sont appelés aujourd'hui *Candyli*, et n'ont conservé leur ancienne dénomination que dans une position nommée *Kératopyrgos*. On sait que c'est une montagne qui s'élève entre Éleusis et Mégares, et qui doit son ancien nom aux deux pics droits et parallèles qui la terminent. Elle domine le fond, ou, pour mieux dire, le côté droit de la baie semi-circulaire de Salamine, et est distante d'environ deux heures et demie du bras de mer qui termine cette baie à l'occident, et beaucoup plus éloignée encore du bras oriental, qui fut, sans contredit, le théâtre principal du fameux combat naval où la flotte des Perses fut vaincue. Lorsque, visitant ces lieux, on se rappelle que Xerxès surveillait de près le combat, qu'il distinguait les vaisseaux et les capitaines qui manœuvraient suivant ses instructions, quand, en outre, on songe combien il devait être peu sûr pour le grand roi de siéger en pays ennemi sur ces montagnes désertes, loin des troupes perses et entouré seulement de quelques scribes et de quelques courtisans, on ne peut s'empêcher de préférer, avec M. Leake², le témoignage de Phanodème³, qui place le trône d'or aux pieds d'argent de

¹ Paus. l. I, c. xxxix. — ² II, 271.

³ Plut. *Thém.* 13 : Ὑπὲρ τὸ Ἡράκλειον,

ἢ βραχεῖ πόρῳ διείργεται τῆς Ἀττικῆς ἡ νῆσος.

Xerxès *au-dessus du temple d'Hercule*, à l'endroit où *Salamine* est divisée de l'Attique par un passage étroit, et, par conséquent, sur une colline tout près de l'endroit appelé aujourd'hui *Kératrini*, à la version d'Acéstodore¹, qui représente le roi des Perses placé sur ces sommets élevés, inaccessibles et isolés, connus sous le nom de *Kérata*. Je suis presque tenté de croire que cette tradition improbable ne s'est propagée qu'à cause du nom de ce lieu, que, par une ironie injurieuse, on appliquait au roi fugitif. Je dois cependant dire aussi que le nom moderne *Kératrini* semble prouver que la colline qui dominait le temple d'Hercule portait également le nom de *Kérata*, ce qui expliquerait facilement les contradictions des anciens.

Comme nous parcourions en voiture la route si belle et si pittoresque qui conduit d'Athènes à Mégares, il n'était pas beaucoup plus de midi lorsque nous arrivâmes dans cette dernière ville. Nous n'avions pas l'intention de nous y arrêter; Mégares, du reste, a été souvent décrite par les voyageurs, et a même été l'objet d'une monographie². Cependant, comme j'avais quelques heures à y passer jusqu'au coucher du soleil, j'ai voulu en profiter pour compléter quelques-unes de mes observations précédentes sur la topographie de cette ville, et je crois devoir indiquer les principaux résultats de mes investigations.

Pausanias est notre seul guide dans cette ville; mais Pausanias s'adressait à un public qui avait les objets sous les yeux, et, pour ce motif, il se donne rarement la peine d'indiquer clairement les directions diverses qu'il prend; aussi est-il très-difficile de le suivre, à moins d'avoir quelques points de départ bien déterminés. Le temple de Jupiter Olympien peut aujourd'hui servir à nous orienter dans Mégares. Cette ville est as-

76. —² *Das alte Megaris*, von D. Hermann Reinganum, Berl. 1825.

sise sur deux collines, qui sont parallèles à la côte. Dans la vallée qui les sépare, et plus près de la colline occidentale (pl. I, 5), s'étend un mur antique, en partie caché par d'obscures cabanes, en partie enfoui sous la terre. Il se dirige de l'ouest à l'est, et tourne ensuite en angle droit vers le nord. Il a, en quelques endroits, sept à huit pieds de hauteur, et est composé de pierres de taille dont quelques-unes portent des inscriptions sur la face tournée au midi. Dans le fond d'une cabane adossée à ce mur, j'ai trouvé cinq inscriptions, dont deux sont effacées; trois autres, dont une illisible, se voient dans le fond d'une grange; j'en ai découvert trois sur la continuation du mur en dehors de la grange, où je fis exécuter une fouille; et, enfin, deux autres ont été copiées par moi sur des pierres isolées qui avaient été évidemment détachées du mur. J'ai publié ces inscriptions dans le second volume de mes *Antiquités helléniques*, sous les numéros 693-702¹. Ce sont autant de décrets des Mégariens rendus à l'époque des Macédoniens, et, dans toutes, il est dit que ces décrets doivent être inscrits dans l'Olympéion; d'où il résulte, avec évidence, que ce mur servait d'enceinte au sanctuaire de Jupiter, dont parle Pausanias², et qui contenait un beau temple, avec la statue chryséléphantine du dieu, faite par Théodore avec l'aide de Phidias, mais restée inachevée par suite des troubles de la guerre du Péloponnèse. Pausanias nous apprend que les Mégariens conservaient dans ce temple leurs anciens trophées; il est tout naturel qu'il ait aussi contenu les archives de la ville inscrites sur la pierre.

¹ Toutes, à l'exception du n° 696, avaient été déjà copiées le 4 septembre 1843 par M. Ph. le Bas, et publiées par lui, n°s 26-34 du tome II des inscriptions qu'il a recueillies dans son voyage archéologique.

M. Pittakis les a depuis données, le n° 696 compris, dans le *Journal archéologique d'Athènes*, n°s 1327-1336.

² Τέμενος Διός. (Paus. I. I, c. XL.)

Ce point une fois déterminé avec certitude, nous pourrons plus facilement suivre Pausanias à travers la ville.

La première question qui se présente, c'est celle de savoir par quel point il y a pénétré. Je crois qu'il est entré par les portes dites *Nymphades*, qui, s'ouvrant sur les longs murs, menaient droit au port de Nisée, et ce qui semble le prouver, c'est que, après avoir fait le tour de la ville, il est, comme il nous l'apprend, sorti par cette issue. La position de ces portes n'est pas douteuse: elles se trouvaient au point même où s'élève aujourd'hui l'école communale de Mégares. C'est là qu'aboutit la route qui mène au port, et l'on y voit encore les traces du commencement de l'un des longs murs, dont on peut suivre la direction assez loin dans la campagne. Nous apprenons aussi, par Pausanias, que le gymnase avoisinait ces portes, et, tout à côté de l'école, on voit aujourd'hui un grand bloc de marbre noir couvert des inscriptions agonistiques, qui ont été publiées dans le *Corpus Inscriptionum græcarum*, sous les numéros 1053-1055, et qui indiquent la position du gymnase. C'est donc par ce point que Pausanias est sorti de la ville; mais, je le répète, c'est par là aussi, à mon avis, qu'il y est entré. C'est le seul accès naturel, la seule voie qui soit adoptée, même aujourd'hui qu'il n'y a plus de murs, par tous ceux qui viennent d'Athènes à Mégares. Du reste, le premier objet qui frappa la vue du voyageur ancien, à son entrée dans la ville, fut cette magnifique fontaine, ornée d'une colonnade, à laquelle Théagènes avait fait conduire du *Rhoos* l'eau des nymphes Sithnides. Il me semble évident que les portes *Nymphades* ont reçu du voisinage de cette fontaine célèbre un nom qui appartient bien moins à des portes qu'à des grottes et à des sources.

Nous obtenons donc ainsi la connaissance du point par lequel Pausanias a fait son entrée. De là, nous le voyons se di-

riger vers l'Olympéion; il rencontre sur son chemin le temple de Diane Sôtira, qui contenait des images (*εἰκόνας*) d'empereurs romains. On sait que, par le mot *εἰκόνας*, les anciens, et surtout Pausanias, entendent non-seulement les tableaux peints, mais aussi les représentations sculptées. Un peu au-dessus de l'école communale, sur la route qui se dirige du côté du mur de l'Olympéion, et tout à côté de la maison du gouverneur, on a retiré de la terre, il y a quelques années, trois statues d'homme de grandeur naturelle, drapées de la toge, et évidemment de travail romain. Il est d'autant plus probable que ce sont là *les images des empereurs* dont parle Pausanias, que, depuis peu de temps, on a trouvé dans le même endroit un autel portant une inscription, par laquelle le sénat des Mégariens honore *la prêtresse des Augustes*¹. La mention d'une prêtresse et non pas d'un prêtre me paraît indiquer que là s'élevait autrefois le temple d'une déesse, et je ne crois pas ma conjecture trop hasardée si j'y place celui de Diane Sôtira.

Puisque j'ai parlé d'images impériales, je ne dois pas passer sous silence une magnifique statue qui a été trouvée, peu de temps avant notre visite, dans une maison située au nord-ouest de l'école. Elle est plus grande que nature et représente un homme couvert d'une cuirasse; la tête, les bras et les jambes manquent; deux creux pratiqués au cou et à l'épaule droite montrent que la tête et l'un des bras avaient été rapportés, soit primitivement, soit à l'époque où s'établit la malheureuse habitude de changer les têtes des anciennes statues pour en changer aussi la destination. Les proportions un peu lourdes des membres paraissent accuser le burin de l'époque romaine; mais la richesse et la grâce des ornements de la cuirasse sont dignes de

¹ *Τὴν ἱέρειαν τῶν Σεβαστῶν*. Elle sera publiée dans le III^e volume des *Antiquités helléniques*.

la plus belle époque de l'art. De chacune des épaules pendent des lambrequins; ceux de gauche sont, en grande partie, couverts par le manteau; ceux de droite sont frangés, et ornés d'une figure de femme vêtue d'une longue tunique. Au milieu de la cuirasse, on voit une belle tête de face, ayant, de chaque côté, une tête de cheval. Ces deux dernières s'unissent par les cous et se terminent par deux gracieuses spirales. Au-dessous de cet ornement, deux nymphes marines, en haut relief et du dessin le plus élégant, sont mollement couchées sur des monstres marins. Le nombril est recouvert d'un fleuron et la ceinture est ornée de neuf têtes de lion, desquelles pendent, en deux rangs superposés, dix-neuf lambrequins ornés de fleurs, et, au-dessous de ceux-ci, dix autres sans ornement; enfin, plus bas encore, on distingue un autre rang de bandes frangées, et enfin la tunique, arrivant jusqu'aux genoux, qui restent découverts. Dans l'un des murs de la maison, indépendamment de plusieurs autres fragments de marbre blanc, est encastree une inscription (pl. II, 6), qui peut faire croire que cette statue représentait Titus. Probablement élevée sous le règne de cet empereur, ami des arts, elle subit plus tard la mutilation de la tête et du bras pour être appropriée à un autre souverain¹.

Du temple de Diane, Pausanias s'avance vers celui de Jupiter, d'où il monte à l'acropole Carie. Ici, une nouvelle question se présente : sur l'une et l'autre des deux collines de Mégares s'élevait une acropole; mais à laquelle appartient le nom de *Carie*? à laquelle celui d'*Alcathoos*? Est-ce vers la colline orientale ou vers la colline occidentale que Pausanias se dirigea en venant de l'Olympéion. Les cartes et les voyageurs ne sont pas d'accord sur ce sujet, et, pour ma part, je penche

¹ Voyez la statue de Titus conservée au musée du Louvre sous le n° 24, et repro-

duite dans l'*Iconogr. romaine*, pl. XXXIII, n° 1.



pour la dernière alternative. Si Pausanias, entré par les portes Nymphades, eût voulu monter à la colline orientale, il n'aurait eu nullement besoin de passer par le temple de Jupiter Olympien, qu'il eût laissé à sa gauche. Je dois faire observer, en outre, que les deux citadelles conservent des restes de fortifications antiques antérieures au système d'assises droites qui caractérise les constructions helléniques, et appartenant au style cyclopéen ou polygonal, mais offrant cependant des différences essentielles dans leur appareil. Ceux de la colline occidentale, s'étendant tout le long de la face méridionale, sont formés de grands blocs irréguliers de conchite ou pierre à coquilles, laissant entre eux des vides imparfaitement remplis au moyen de petites pierres, suivant le procédé employé pour la première ou la seconde classe des constructions cyclopéennes décrites par Pausanias, et dont les murs de Tirynthe, ou du moins ceux de Mycènes nous offrent des exemples. (Pl. II, 7.) Les murs de la colline orientale, conservés surtout vers le sommet, sont, au contraire, composés de pierres calcaires polygonales, taillées avec un grand soin, et de telle manière, que les saillies des unes s'adaptent exactement aux angles rentrants des autres, comme dans la troisième classe des murs cyclopéens. (Pl. II, 8.) Les constructions de cette colline sont donc d'une époque postérieure à celles de la colline occidentale. Or, d'après la tradition mégarienne, la Carie fut fortifiée par Car, fils de Phoronée, venu de Carie. Les plus anciens murs de l'Alcathoos, élevés probablement aussi du temps de Car, furent renversés par les Crétois, et ne furent reconstruits que bien longtemps après, par Alcathoos, fils de Pélops. Cette tradition, quelle qu'en soit la valeur historique, prouve que, dans l'opinion des Mégariens, les deux citadelles étaient très-anciennes, mais que la Carie l'était plus que l'Alcathoos; et

comme les murs de la colline occidentale sont plus anciens que ceux de l'autre colline, on en peut conclure que la première était la Carie, et la seconde l'Alcathoos.

Je dois ajouter encore que des cinq temples que Pausanias a vus sur l'Alcathoos, le second, à partir de l'entrée, était celui de Minerve Victoire; le quatrième, celui d'Apollon, bâti originellement en briques, et reconstruit en marbre sous l'empereur Hadrien. Or, sur la colline orientale il ne reste aucun débris de temple, excepté un morceau de caisson en marbre d'un travail qui indique une époque postérieure, et provenant peut-être du temple restauré par Hadrien. Mais, au-dessous de la colline, à un endroit qui est encore bien connu des habitants et qui correspond à la position où Pausanias, en supposant qu'il soit entré dans la citadelle de l'Alcathoos du côté de l'ouest, dut rencontrer le second temple, on a découvert, en 1830, une statue colossale de Victoire ailée qui, depuis, a été transportée à Athènes, et se trouve aujourd'hui devant le temple de Thésée. C'est, à mon avis, une nouvelle preuve que la colline orientale était l'Alcathoos, et celle de l'occident la Carie.

Le Périégète monta donc de l'Olympéion à la Carie, se dirigeant vers l'ouest, par la pente orientale qui en est encore aujourd'hui la partie la plus accessible, et qui, sur la principale route qui conduit au sommet, conserve des degrés taillés dans le roc. Il énumère cinq temples sur le haut de la colline : celui de Dionysos Nyctélios, de Vénus Épistrophie¹, de la Nuit², de Zeus Cronios, et l'ancien *Mégaron* de Cérès, qui donna son

¹ Est-ce l'Ἀφροδίσιον dont parle Xénon? *Hist. gr.* V, iv, 58 : Ἀναβαίνοντος αὐτοῦ (Ἀγησιλάου) ἐκ τοῦ Ἀφροδισίου εἰς τὸ ἀρχεῖον. Dans ce cas, l'ἀρχεῖον devait être placé plus haut, et se trouvait peut-être dans le *Mégaron*, de même qu'à

Athènes les archives étaient dans le Métroon.

² Ce temple et celui de Dionysos Nyctélios (ἑσπερος θεός) me paraissent prouver encore que la colline qui les portait était la plus occidentale.

nom à la ville. Aujourd'hui, quatre églises conservent en ce lieu des restes d'antiquités. La plus à l'est, celle de la sainte Vierge, contient une inscription et une statue de femme mutilée; celle de saint Démétrios, qui vient immédiatement après, contient trois inscriptions. Beaucoup de fragments d'architecture d'un beau travail ionique, une inscription et un débris de statue sont encastés dans les murs de l'église de Jésus-Christ. Une autre petite église, située à l'extrémité occidentale de la colline, contient une autre inscription. Mais toutes ces inscriptions sont de l'époque romaine¹, et, non plus que les fragments de sculpture, n'offrent rien qui caractérise les temples auxquels elles appartenaient.

Derrière la dernière de ces églises, et sur le versant septentrional de la colline, on trouve dans la terre un grand nombre de débris de lampes, de vases, de statuettes en terre cuite. Il y avait évidemment là une fabrique de potier d'où sortaient ces *vases mégariens* ou *poteries mégariennes*, bien connues des anciens². Au pied occidental de la colline, on a trouvé dernièrement un large conduit souterrain bâti en grandes assises, peut-être celui que Théagènes avait fait construire pour amener les eaux du Rhoos à la fontaine des Nymphes Sithnides.

Pausanias, pour descendre de la Carie, reprend la route par laquelle il était monté, sans doute parce qu'il n'y en avait pas d'autre. Il passe de nouveau devant l'Olympéion, et, se dirigeant vers le nord de la citadelle³, se rend au Rhoos, dont les eaux venaient *des montagnes qui dominent la ville*⁴. Dans la plaine qui s'étend derrière les deux collines, un peu plus dans la direction de la colline occidentale, coule aujourd'hui, par plu-

¹ Publiées dans le C. I. n. 1058-1060.

² Μεγαρικά πιθάνια. (Athén. I, 186.)

— Μεγαρικοί κέραμοι. (Ét. de Byz. au mot

Μέγαρα.) — ³ Ἡ πρὸς ἄρκτον τέτραπται τὸ χωρίον.

⁴ Ἀπὸ τῶν ὄρων τῶν ὑπὲρ τὴν πόλιν.

sieurs tuyaux, une source abondante, la seule qui fournisse de l'eau à la ville, et près de laquelle on voit quelques légères traces d'antiquités. C'est sans doute là le Rhoos, dont l'usage aura été repris depuis la destruction de la fontaine de Théagènes. Cette source n'est qu'à peu de distance de la ville actuelle, et c'est là que les femmes de Mégares viennent puiser de l'eau et laver leur linge. Elle était moins éloignée de l'enceinte de l'ancienne ville qu'elle ne l'est des murs de la ville moderne, car on voit encore, de ce côté de la plaine, beaucoup de restes de la muraille antique. Il paraît même que, du temps de Pausanias, le Rhoos était tout près de la ville; car le Périégète a rencontré le tombeau d'Hyllos près de la source, mais déjà *dans la ville de Mégares*¹. De plus, en revenant du Rhoos à Mégares, il voit, aussitôt après le tombeau d'Hyllos, le temple d'Isis, et, *tout près de là*², celui d'Apollon et de Diane, qui paraît avoir été situé sur le versant septentrional de la Carie; car, voulant passer de là à l'Alcathoos, il dit : *En descendant de ce sanctuaire*³. Or les deux acropoles sont les seuls points élevés de Mégares.

Il visite ensuite l'Héroon de Pandion, le tombeau d'Hippolyte et celui de Térée, puis gravit l'Alcathoos; mais, en montant⁴, il laisse à sa droite le tombeau de Mégarée, passe devant l'autel des *Dieux Prodomées*, érigé par Alcathoos, au moment de commencer la construction des murs de la citadelle, et qui, par conséquent, devait être situé en dehors de ces murs. Un peu plus loin, il voit la pierre à laquelle la lyre d'Apollon communique sa vertu musicale, et visite le *Bouleutérion*, ou palais du sénat. Le côté qu'il gravissait était sans doute le versant occidental de la colline orientale, qui est aujourd'hui tout

¹ Ἐν τοῖς Μεγάροις. (Paus. liv. I, ch. XLI, § 2.)

² Παρ' αὐτόν. (Id. *ibid.* § 3.)

³ Ἐκ τούτου δὲ τοῦ ἱεροῦ κατιοῦσι. (Paus. l. I, c. XLI, § 6.)

⁴ Ἀνιοῦσιν. (Id. *ibid.* c. XLII, § 1.)

couvert d'habitations, et ne conserve aucun reste visible d'antiquité. Dans l'Acropole, il visita, ainsi que je l'ai dit plus haut¹, cinq temples, dont on ne voit aujourd'hui presque aucun vestige, et en sortit ensuite pour se diriger vers le *Prytanée*. Je crois que, comme à la Carie, il sortit par la même porte qu'il était entré, et que le *Prytanée* n'est autre que le *Bouleutère* qu'il avait visité en montant, ou que du moins il faisait partie de cet édifice. En effet, en s'avancant vers le *Prytanée*, il énumère d'abord les monuments qu'il rencontre sur sa route, le tombeau de Callipolis, l'héoon d'Ino et celui d'Iphigénie, le temple construit par Agamemnon, et, tout près du *Prytanée*, la pierre appelée *Anacléthra*, et sur laquelle Cérès s'assit en appelant sa fille. Arrivé à ce point, il parle des tombeaux qui étaient dans la ville, du cénotaphe des guerriers qui étaient tombés en combattant contre les Perses, et de l'*Æsymnion*, tombeau du héros *Æsymnos*, rappelant que les Mégariens ont construit leur *Bouleutérion* près des tombeaux, pour se conformer à un oracle qui leur enjoignait de tenir conseil avec le plus grand nombre². Il en résulte donc, avec certitude, que le voyageur donne indifféremment l'un des deux noms au même édifice, dont le palais du sénat et la demeure des prytanes n'étaient peut-être que des compartiments différents. La dérivation mythologique de l'*Æsymnion*, qui avoisinait le *Bouleutérion*, ne me paraît pas satisfaisante, et je verrais plutôt dans cet héoon un ancien palais du gouvernement. Du *Bouleutérion*, Pausanias passe immédiatement au monument d'Alcathoos³, qui paraît en avoir été une dé-

¹ P. 291.

² Καὶ οἱ καὶ ἄλλα ὁ Θεὸς ἐχρησε, καὶ Μεγαρέας εὖ πράξειν, ἥν μετὰ πλειόνων βουλευόνται. Τοῦτο τὸ ἔπος εἰς τοὺς τεθνεῶτας ἔχειν νομίζοντες, βουλευτήριον ἐν-

ταῦθα ὠκοδόμησαν, ἵνα σφίσιν ὁ τάφος τῶν ἡρώων ἐντὸς τοῦ βουλευτηρίου γένηται. (Pausan. l. I, c. XLIII, § 3.)

³ Ἐντὸς τοῦ βουλευτηρίου... Ἐντεῦθεν πρὸς τὸ Ἀλκάθου βαδίζουσι μνημεῖον. (§. 4.)

pendance; car, du temps des Romains, il servait au dépôt des archives¹.

Il passe ensuite devant trois temples, celui de Dionysos Patroos, celui d'Aphrodite Praxis et celui de la Fortune, pour descendre à l'Agora, qui était, par conséquent, située au pied nord-ouest de la colline orientale, probablement à l'endroit même où l'on voit aujourd'hui plusieurs débris antiques, et, entre autres, quelques inscriptions honorifiques des temps romains. Le second des temples mentionnés ci-dessus est probablement l'Aphrodision de Xénophon²; et l'ἀρχεῖον vers lequel Agésilas monta n'était autre que le Bouleutérion, le monument d'Alcathoos ou l'Æsymnion. Du marché, la route dite *droite*³, passant près du temple d'Apollon Prostatérios, reconduisit Pausanias aux portes Nymphades, d'où il semble résulter que cette route était située à l'est de celle par laquelle le voyageur s'était d'abord dirigé des Nymphades à l'Olympéion.

Telles sont les observations que, pendant mon court passage, j'ai pu faire sur la topographie de Mégares. Je suis persuadé que cette ville réserve de plus amples découvertes à quiconque pourrait consacrer plus de temps à cette localité intéressante, et surtout y faire exécuter de nouvelles fouilles.

De Mégares nous continuâmes notre route vers l'ouest. A une demi-heure de la ville, nous vîmes, à droite et à quelque distance du chemin, une construction en pierre, ressemblant aux fondations d'une tour circulaire, et, plus vers l'ouest, deux collines d'une forme conique tellement régulière, qu'on les prendrait pour des tumulus élevés par la main de l'homme. La ruine peut être celle du tombeau du joueur de flûte samien Téléphanès, dont parle Athénée⁴, et dont un bas-relief votif,

¹ Εἰς γραμμάτων φυλακὴν. (Paus. l. I, c. XLIII, § 6.) — ² Hist. gr. l. V, c. iv. — ³ Εὐθεία ὁδός. (Paus. l. I, c. XLIV.) — ⁴ Athén. VIII, 351. (Voy. sur cet artiste, Schweighæuser, *ib.*)



consacré à Pan et aux Nymphes, a été trouvé assez récemment dans la grotte de Pan du mont Parnès¹; car Pausanias, après être sorti de Mégares, et avant d'arriver à la route Scironienne, parle de ce tombeau dans les termes suivants : « Lorsqu'on va de Mégares à Corinthe, on rencontre des tombeaux, et, entre autres, celui du joueur de flûte samien Téléphanès. On dit que c'est Cléopâtre, fille de Philippe, fils d'Amyntas, qui le fit ériger². » Je regrette que l'éloignement où ce monument se trouvait de la route, et surtout la conviction où j'étais que d'autres l'avaient étudié et décrit, m'aient empêché de l'examiner, et de m'assurer surtout s'il était construit en pierre de coquilles; car, dans ce cas, on pourrait plutôt le prendre pour le tombeau de Car, qui n'était pas loin de ces lieux. En effet, Pausanias, aussitôt après avoir parlé de la sépulture de Téléphanès, ajoute : « On y voit aussi le tombeau de Car, fils de Phoronée. Ce n'était d'abord qu'un monceau de terre; mais, d'après un oracle, on l'a orné de pierres conchites³. » Si le monument en question est construit en matériaux d'une nature différente, l'un des deux tertres coniques pourrait être considéré comme l'ancien tumulus de Car, privé aujourd'hui de son revêtement.

« Parmi tous les Grecs, ajoute Pausanias, il n'y a que les Mégariens qui possèdent ce conchite, et beaucoup de monuments dans leur ville en sont faits. Il est extrêmement blanc et plus mou que d'autres pierres; il est tout entier composé de coquilles marines⁴. » Ce conchite est probablement le même

¹ *Ant. Hell.* II, n° 1081, et pl. XXII.
Voy. aussi *Journ. arch. d'Ath.* n° 1101.

² Ἰοῦσι δὲ ἐκ Μεγάρων εἰς Κόρινθον, ἄλλοι τέ εἰσι τάφοι, καὶ αὐλητοῦ Σαμίου Τηλεφάνους. Ποιῆσαι δὲ τὸν τάφον Κλεοπάτρην τὴν Φιλίππου τοῦ Ἀμύντου λέγουσιν. (Paus. l. I, c. XLIV.)

³ Καὶ Καρὸς τοῦ Φορωνέως μνημὰ ἐστὶ, τὸ μὲν ἐξ ἀρχῆς χῶμα γῆς, ὑψίτερον δὲ, τοῦ Θεοῦ χρήσαντος, ἐκοσμήθη λίθω κογχίτῃ. (*Id. ibid.*)

⁴ Μόνοις δὲ Ἑλλήνων Μεγαρεῦσιν ὁ κογχίτης οὗτός ἐστι, καὶ σφισι ἐν τῇ πόλει πεποιήται πολλὰ ἐξ αὐτοῦ. Ἐστὶ δὲ ἄγαν

que le conchylias ou conchyliate de Pollux¹, qui s'appelait aussi *échinite*. Chandler² dit qu'on a fait aussi grand usage de cette pierre dans d'autres villes, et particulièrement pour la construction du Parthénon; et il croit, avec d'autres voyageurs³, que la friabilité du conchite est la cause de la presque entière disparition de tous les monuments de Mégares. Reinganum⁴ pense, avec Dodwell⁵, que c'est de cette pierre qu'étaient faites les sculptures des Mégariens, telles que les statues de Théocosme et de Calliclès⁶, et il paraît croire que c'est en partie à la beauté de la matière que doivent leur réputation les *signa Megarica* dont parle Cicéron⁷. A mon avis, cette opinion ne repose sur aucune preuve, et n'est pas justifiée par la qualité de la pierre. Parmi les statues qu'il a vues à Mégares, Pausanias en cite quelques-unes en bois (*ξύανα*), d'autres en métal, quelques autres en ivoire et or; enfin, le Jupiter de Théocosme avait la tête chryséléphantine, et le reste du corps de gypse et d'argile, attendu que les événements de la guerre du Péloponnèse avaient empêché qu'il ne fût terminé⁸. Mais ni lui, ni aucun autre auteur, ne parle d'une statue de Mégares en conchite. Tout au contraire, plusieurs statues qui viennent de cette ville, et qui appartiennent à diverses époques, la statue de la Victoire surtout, qu'on voit aujourd'hui devant le temple de Thésée, et qui est d'un style vraiment hellénique; les statues placées dans le musée provisoire de Mégares, qui sont, pour la plupart, de l'époque romaine; la statue de Titus, récemment trouvée, et plusieurs fragments épars dans

λευκός, καὶ ἄλλου λίθου μαλακώτερος.
Κόγχοι δὲ ἐκ θαλάσσης διὰ παντὸς ἐνεί-
σιν οἱ. (Paus. l. I, c. XLIV.)

¹ VII, 100, voy. *Facius* sur le passage de Pausanias.

² Page 194.

³ Dodwell, t. II, p. 177; Pouqueville, t. IV, p. 131. — ⁴ Page 41.

⁵ Tome II, p. 180.

⁶ Paus. l. I, c. XL; l. VI, c. VII; l. X, c. IX.

⁷ *Ad Atticum*, 8 et 9.

⁸ Paus. l. I, c. XL.



la ville de Mégares, prouvent que les sculpteurs y faisaient un grand usage du marbre blanc. Quant aux monuments qui, d'après Pausanias, y étaient en conchite, c'étaient, à mon avis, des édifices, et rien que des édifices. Je reconnais, sans doute, que la destruction de plusieurs d'entre eux est due à la nature friable de la pierre ; mais je ne crois pas qu'ils aient disparu tous entièrement. Du reste, je ne saurais invoquer, comme preuve de leur stabilité, le témoignage de Tertullien, qui aurait dit, s'il fallait en croire Dodwell¹, que les Mégariens mangeaient comme s'ils allaient mourir le lendemain, et qu'ils construisaient comme s'ils devaient vivre éternellement ; car Tertullien² ne s'exprime pas ainsi. Voici ses paroles : « Megares obsonant quasi crastino die morituri ; » et de leurs constructions, pas un mot. Tertullien traduisait et parodiait en badinant une partie du jugement que Platon portait des Acragantins : Οἱ Ἀκραγαντῖνοι οἰκοδομοῦσι μὲν ὡς αἰεὶ βιωσόμενοι, δειπνοῦσι δὲ ὡς αὐρίον τεθνηξόμενοι³, comme pour dire que cette dernière partie seule de l'adage s'appliquait aux Mégariens. D'un autre côté, comme toutes les portions conservées des murs les plus archaïques de l'acropole occidentale, que les pierres d'un grand nombre de ruines dispersées dans la ville basse ont ce caractère commun et très-remarquable d'être *molles* et presque entièrement *composées de coquilles* (pl. II, 9), il me paraît certain que ce sont autant d'exemples des conchites de Pausanias. On objectera peut-être que ces pierres sont de couleur brune, et non pas extrêmement blanches, comme le porte le texte de Pausanias. Mais je ne comprends pas, je l'avoue, ce que signifie cet éloge de l'*extrême blancheur* d'une pierre en Grèce, où le marbre pentélique et celui de Paros brillent de

¹ Paus. l. I, c. XL. — ² Apolog. christ. — ³ Diog. Laërt. et Élien V. H. XII, 29.

toute la blancheur de la neige¹. Je soupçonne donc que le texte de Pausanias doit être ainsi corrigé : ἔστι δὲ οὐκ ἄγαν λευκός, « il n'est pas très-blanc. »

Qu'on ait fait usage du conchite au Parthénon, rien ne le dit, et, sans aucun doute, Chandler n'y rencontra cette pierre employée que dans l'escalier en colimaçon du minaret turc.

Le conchite de Mégares se trouve aussi dans d'autres parties de la Grèce, et Pausanias n'aura soutenu le contraire que parce qu'il ne l'a pas vu ailleurs entrer dans la construction des édifices publics. Il est à remarquer que cette pierre se trouve principalement le long d'une ligne droite. Toute la côte de la mer des Alcyons en est composée; les collines de Mégares en contiennent d'abondantes carrières. Je l'ai rencontrée à Salamine, dans le golfe d'Ampélaki; elle se trouve aussi au Pirée, à Munychie, à Phalère, et jusqu'au Zôster. Cette pierre est un calcaire tout rempli, surtout à Mégares, de coquilles de diverses grandeurs, dont la plupart ont des cannelures serrées et régulières, et appartiennent au genre bucarde (*cardium*). On observe aujourd'hui encore des espèces vivantes de ce coquillage dans la baie de Phalère, où il se distingue par la variété et l'éclat de ses couleurs, et dans le canal Britannique, où ses couleurs sont plus pâles : d'où il résulte que les bucardes fossiles de Mégares sont de l'espèce marine, et non fluviatile; elles appartiennent, selon toute probabilité, à ce même sédiment marin qui s'étend sur la France méridionale, la Sardaigne, la Sicile, et les zones les plus basses des Apennins. Ce terrain est considéré par les géologues comme la dernière

¹ Dodwell reconnaît aussi le conchite de Pausanias dans la pierre des ruines de Mégares. D'autres sont d'un avis contraire, et avec eux mon savant compagnon de voyage (*Denkwürd. und Erinn. aus dem Or.*

t. II, p. 349) : « Denn er ist weder fein » noch weiss » Mais Pausanias ne dit pas que la pierre est *fine*; il dit qu'elle est *molle*, ce qu'elle est en effet.

des couches solides de notre planète qui aient été formées avant la création de l'homme; après et au-dessus, on ne rencontre que des terrains d'alluvion. Il perdit la position horizontale qu'il avait sous les eaux par suite d'une convulsion terrestre postérieure, sans doute, à sa formation; par celle-là même, selon toute probabilité, qui brisa les digues des mers intérieures, et déversa l'Océan dans la Méditerranée et dans le Pont-Euxin. Cette grande révolution du globe, qui compte comme la douzième dans l'ordre chronologique, est celle qui lança dans les airs les pics les plus élevés des Alpes, et qui souleva probablement les masses énormes de la Grèce septentrionale, de la Béotie, de la Phocide, de la Locride, où règne le calcaire alpin, et dont le conchite de Mégares est presque entièrement exclu. C'est aussi pendant cette commotion que surgirent les monts Géraniens et les monts Oniens, qui, ayant brisé la surface de conchite, en renversèrent les couches horizontales, les jetèrent comme un pont sur le Péloponnèse, et en formèrent la côte septentrionale de Salamine et la côte méridionale de l'Attique. Cette révolution doit être considérée comme antérieure à la création de l'homme; car, dans les couches qui en résultèrent, on ne trouve aucune trace d'ossements humains, et les collines de conchite de l'Attique et de la Mégaride sont jugées, par les géologues de l'expédition française de Morée, MM. Boblaye et Virlet, plus anciennes que les rudes rochers du Ténare, qui peut-être ont trouvé l'homme existant déjà sur la terre. La Grèce a sans doute subi, depuis ce temps, de grandes secousses naturelles. Le déluge d'Ogygès paraît n'avoir été qu'un débordement local des lacs en grand nombre et sans issue que les montagnes de Grèce entourent de toute part. L'histoire se rappelle encore le temps où le front brûlant de Méthana sortit de la mer. La muse des

poètes a vu Délos portée sur les flots, et a entendu Briarée mugissant sous le volcan, aujourd'hui éteint, de l'Ocha. Égine, Calaurie, l'Halipède attique sont sortis de la mer à des dates récentes, et l'enfantement embrasé de Théra n'a pas encore cessé. Mais ces changements récents de la surface de la Grèce, survenus après la naissance de l'homme, n'ont eu aucune influence sur le conchite primitif; et c'est à peine si les eaux diluviales qui ont séjourné à sa surface l'ont recouvert d'un léger sédiment de terre.

Après cette digression, reprenons notre route, qui nous conduisit bientôt au pied nord-est des monts Oniens ou de la Géranie; car ces deux noms sont quelquefois confondus, bien qu'ils appartiennent à deux groupes différents de montagnes. Plutarque¹ mène Antigone de Corinthe à Géranie, et de là aux monts Oniens; et Strabon² étend les monts Oniens des roches Scironides au Cithéron, d'où il paraît résulter que tous deux entendaient par monts Oniens la ligne qui s'étend, au sud-est, vers Mégares, et par Géranie, celle qui, au nord-ouest, borde la mer des Alcyons. Mais cette distinction n'est pas faite par les auteurs de toutes les époques. Polybe³ comprend, sous le nom de monts Oniens, toute la chaîne du grand isthme. Il en est de même de Thucydide, qui ne fait mention que de la Géranie, et qui, en parlant du *passage difficile de Géranie*⁴, a sans doute en vue le défilé des roches Scironides, auxquelles Simonide⁵ donne aussi le nom de Géranie. Par les hauteurs de Géranie⁶, qui furent fortifiées pour la défense de l'isthme de Corinthe, Thucydide entend évidemment la position appelée

¹ Vie de Cléom. c. xx.

² Liv. IX, p. 393.

³ Liv. II, c. LII.

⁴ Δύσσοδος γὰρ ἡ Γεράνεια. (L. I, c. CVIII.)

⁵ Anthol. gr. t. I, p. 76, éd. Jacobs.

⁶ Τὰ ἄκρα τῆς Γερανείας. (Thuc. l. I, c. CLXVII; l. IV, c. LXX.)



aujourd'hui *Aéras*. De même, Étienne de Byzance, en disant que Géranie est une montagne qui s'étend de Mégares à Corinthe, et d'où Ino s'est précipitée dans la mer¹, donne ce nom aux montagnes appelées *Oniennes* par Plutarque et Strabon. Il paraît donc que les auteurs employaient, pour désigner les deux chaînes, l'un ou l'autre de ces noms, suivant qu'il prédominait à l'époque où ils écrivaient.

Nous gravâmes la pente nord-est de ces montagnes, jusqu'à un point d'où l'on découvre soudainement la vue la plus imposante et la plus majestueuse du golfe Saronique. De là nous descendîmes jusqu'à une petite plate-forme couverte en partie de monceaux de pierres, tels que nous en avons souvent observé pendant tout le cours de notre voyage. Les uns ont été accumulés par les laboureurs, en nettoyant leurs champs ou leurs vignes; les autres l'ont été par la guerre ou par le temps, qui ont réduit en ruines les cabanes des laboureurs. Mais l'œil exercé peut distinguer ceux d'entre eux qui indiquent l'emplacement de villages des temps helléniques ou des premiers temps chrétiens. Ceux que les broussailles n'ont pas recouverts, lavés par les pluies séculaires, n'apparaissent plus que comme des squelettes dénudés par le temps, et la teinte cendrée qui les recouvre est un indice presque sûr de leur antiquité.

Les tas de pierres de la petite plaine dont je viens de parler offrent précisément ce caractère, et Chandler² les a observés, aussi bien que Dodwell³, qui croit y reconnaître l'emplacement du village mégarique Éréneïa, tandis que Reinganum, avec plus de probabilité peut-être, les attribue au village que Théophraste⁴ nomme *Phalycon*, et Plutarque⁵, d'après Di-

¹ Γεράνεια... ἔστι καὶ ὄρος μεταξὺ Μεγάρων καὶ Κορίνθου, ἀφ' οὗ ἦλατο Ἰνὼ, φεύγουσα τὸν Ἀθάμαντα.

² Page 196.

³ T. II, p. 179.

⁴ *Hist. des pl.* I. II, c. IX.

⁵ *Vie de Thésée*, c. XXXII.

céarque, *Halycon*. Il fonde sa conjecture, d'abord sur son nom même, et ensuite sur la qualité de ses figues, vantées par Théophraste, et il croit y voir deux preuves de sa position près de la mer. Mais il néglige un autre argument, qui me paraît bien plus fort encore : c'est que la fable qui donne Halycon pour fils à Sciron, le héros éponyme de l'endroit, fait sans doute allusion à la proximité où ce village se trouvait de la route scironide.

En effet, au sortir du petit plateau, nous entrâmes immédiatement dans cette route, qui, d'après Pausanias¹, devait son nom à Sciron, polémarque de Mégares, le premier qui la rendit accessible aux piétons², et qui s'y tenait, selon les Mégariens³, pour exterminer les brigands qui l'infestaient. Mais, au dire de tous les auteurs grecs, ce Sciron était lui-même un brigand, et des plus inhumains, qui, embusqué sur les roches redoutables qu'on rencontrait après la pierre Moluride, lançait d'un coup de pied les passants dans la mer, où ils étaient dévorés par une immense tortue qui y nageait constamment, et dont la présence s'explique, je crois, par cette circonstance, que la pierre Moluride, à cause de sa forme, était aussi appelée *χελώνη*⁴. Le vent qui soufflait de ces hauteurs dans la direction d'Athènes s'appelait aussi *sceiron* ou *sciron*. Mais si l'on ne veut pas se payer des étymologies mythologiques, on peut croire que le nom de cette route, aussi bien que celui de Minerve Scirrhade, à Salamine, était tiré de la nature rude et pierreuse des précipices, ou bien encore de la couleur blanche de ce lieu; car des couches de craie s'y montrent, de distance en distance, au milieu des rochers. Il est à remarquer que la partie de la Mégaride où les Athéniens, alliés des Corinthiens, remportèrent, dans la troisième année de l'olym-

¹ Liv. I, c. XLIV, § 6.

² *Ἀνδράσιν εὐζώνοις.* (*Ibid.*)

Excursion en Arcadie.

³ *Κολαστὴς τῶν ληστῶν.* (Plut. *Thes.* c. 1.)

⁴ Diod. de Sic. liv. IV, ch. LIX.



piade LXXX, une victoire sur les Corinthiens, était appelée le *Terrain de craie* « Cimolie ¹ ». Il est peu probable que ce lieu se trouvât dans ce défilé escarpé, où il ne peut y avoir place pour un champ de bataille; mais, sans doute, il n'était pas très-éloigné, et prenait son nom du caractère géologique des lieux environnants. La *Cimolie* mégarique n'était peut-être pas un autre lieu que le *champ blanc* (λευκὸν πεδίον), par lequel Ino passa, en courant se précipiter dans la mer du haut de la pierre Moluride ². D'un autre côté, le Καλῆς δρόμος, qui, prétend-on, a reçu son nom d'Ino ³, et que Müller ⁴ prend pour la pierre Moluride elle-même, désigne peut-être, par opposition au sentier difficile, quelque partie plus accessible de la route mégarique, ou peut-être encore appelait-on, par euphémisme, Καλῆς δρόμος, la route qu'on nomme aujourd'hui plus proprement Κακὴ σκάλα « mauvaise échelle », que les Byzantins ⁵ nommaient Κακὸν πλάγιον ⁶, et que Simonide désignait déjà par les mots Κακὸν λέπας ⁷. C'est par un euphémisme semblable qu'un sentier très-roide qui suit le bord de la mer à Tamynæ en Eubée, et qui conserve des traces d'une ancienne route, était appelée autrefois Καλὴ ἀκτὴ, tandis qu'aujourd'hui il est nommé également Κακὴ σκάλα ⁸. Rude, étroite, et tellement escarpée, que souvent le cheval peut à peine y poser son pied tremblant; se tordant à travers des précipices à pic et des gouffres béants, et suspendue sur des écueils que bat toujours la vague écumante et qu'Ovide nomme poétiquement

¹ Diod. liv. IX, ch. LXXIX.

² Gr. Étymol. au mot Λευκοθέα.

³ Plut. Quest. sympos. III.

⁴ Müller, Orchom. p. 176.

⁵ G. Phranz. I, 38.

⁶ Non pas *furchtbare Verderben*, comme Hoffmann (*Griechenl.* t. I, p. 734) l'ex-

plique, mais bien *schlimmer Bergrücken*.

⁷ Anthol. gr. t. II, p. 76, éd. Jacobs.

⁸ Sur l'identité de la Κακὴ σκάλα euboïque avec la Καλὴ ἀκτὴ, voyez mon *Voyage dans l'Eubée méridionale*. (*Acad. des inscr. Mémoires présentés par divers savants*, 1^{re} série, t. III, p. 209 et suiv.)

les ossements du géant Sciron¹, la route Scironienne est rendue plus dangereuse encore par le pavage barbare dont les Turcs l'avaient couverte, et elle mérite de tout point son nom de mauvais augure.

Pline² attribue à cette route une longueur de six mille pas romains, c'est-à-dire de deux heures à peu près. Nous avons quitté le monument circulaire dont j'ai parlé plus haut à sept heures trente-sept minutes, et atteint l'extrémité occidentale de cette route à neuf heures dix minutes; nous n'avions donc pas mis plus d'une heure pour parcourir le défilé, presque toujours à pied.

Hadrien avait élargi et rendu praticable, même aux chars, ce passage dangereux³; et l'on y voit, en plusieurs endroits, des restes des travaux qu'il avait fait exécuter, des pans de murs antiques, qui élargissent et soutiennent la route; tandis que là où ces contre-forts ont disparu, elle n'a souvent pas même la largeur qu'elle pouvait avoir du temps de Sciron. C'est surtout au-dessous du précipice effrayant de la roche Moluride, à l'endroit même où la femme d'Athamas s'est élancée dans la mer, que le chemin est tout à fait détruit, et qu'on descend à la mer par un sentier presque impraticable.

Sur le sommet de la montagne s'élevait, suivant Pausanias, le temple de Jupiter Aphésios, qui avait de l'affinité avec le culte de Jupiter Olympien, adoré sous le nom de *Jupiter Panhellénien*, et auquel, à Égine, Éaque avait bâti, sur le sommet le plus élevé de l'île, un temple qu'on pouvait apercevoir du rocher de Sciron. On montait, sans doute, au temple de Jupiter Aphésios par le versant septentrional de la montagne.

¹ *Métam.* VII, 145.

² *Hist. nat.* IV, 7.

³ Ἀδριανὸς δὲ ὁ βασιλεὺς οὕτως, ὥς καὶ

ἄρματα ἐναντία ἐλαύνεσθαι, κατέσκησεν
εὐρυχωρῇ τε καὶ ἐπιτηδεῖαν εἶναι. (Paus.
I, I, c. XLIV.)



Pausanias ne dit pas qu'il l'ait visité en traversant la route scironide, et il est peu probable qu'il l'ait fait.

De Kaki Scala nous sommes descendus à la plaine bornée par la mer, qui s'étend de ce point jusqu'à l'isthme; et à peine sortis du défilé, nous avons observé, à notre droite, une très-grande pierre brute, avec un vide au milieu, qui nous a paru n'être autre chose qu'une niche faite de main d'homme pour recevoir une statuette. Cette pierre ne serait-elle pas ce que les anciens appelaient *le monument d'Eurysthée*? Pausanias en parle aussitôt après la mention du temple de Jupiter, et pendant qu'il traverse encore la route Scironide, sur laquelle les Argiens ont combattu les Héraclides, et où Iolaos tua Eurysthée¹. Pour que le monument dont parle le voyageur eût été attribué à un héros si ancien, il fallait qu'il consistât en quelque immense tumulus ou en quelqu'un de ces rochers massifs et informes qu'élevait l'antiquité la plus reculée, que le temps entame difficilement, et que l'industrie humaine a rarement intérêt à détruire. Mais la route Scironide ne présente nulle part, au milieu de ses rochers et de ses précipices, un espace assez étendu pour contenir un pareil monument, dont on ne voit d'ailleurs nulle part aucune trace. On n'a pas non plus la ressource de supposer que le monument était érigé, non sur la route même, mais au-dessus; car, immédiatement au bord de la route, les rochers s'élèvent escarpés et souvent perpendiculaires jusqu'au sommet de la montagne. Ni le combat, ni la mort d'Eurysthée n'ont pu avoir eu lieu au delà du sommet; et si c'est là que le monument était érigé, Pausanias n'en

¹ D'après la tradition suivie et embellie par Euripide dans ses *Héraclides*, Eurysthée fut seulement pris sur la route Scironide; il fut tué et enterré à Pallène. Les

Marathoniens disaient, au contraire, qu'il combattit et fut tué à Marathon, où sa tête fut ensevelie. Son corps fut seul transporté à Gargettos.

aurait pas fait mention en cet endroit de son ouvrage. Si, en passant au-dessous du sommet, il mentionne le temple qui le dominait, il n'en résulte pas qu'il a pu parler aussi, à cette occasion, de monuments moins importants qui se trouvaient hors de sa vue, et situés sur l'autre versant de la montagne. Il me paraît donc indubitable que le *tombeau d'Eurysthée*, quelque forme qu'il ait eue, était situé sur la route même de Pausanias; et comme la route Scironide ne présente pas d'espace propre pour le contenir, il est probable qu'il faut le chercher aussitôt après la descente, à l'endroit où la route commence à s'élargir, et où se trouve la pierre qui a attiré notre attention.

Pausanias ajoute que « au sortir de cette route, on rencontre le sanctuaire d'Apollon Latôos, et, plus loin, la frontière entre la Mégaride et la Corinthie¹. » Nous n'avons vu aucune trace de ce temple; mais peut-être ses ruines sont-elles cachées sous les arbres de quelque ravin ignoré des collines basses et boisées qui continuent en cet endroit la pente des monts Géra-niens.

La frontière de la Mégaride était probablement à Kinætha, où nous sommes arrivés trente-cinq minutes après notre descente, et où, à proprement parler, se termine le défilé et commence la plaine. On comprend bien qu'il est ici question de la frontière des temps postérieurs; car la colonne ancienne avec l'inscription : « Ceci est le Péloponnèse, non l'Ionie; ceci n'est pas le Péloponnèse, mais l'Ionie, » était érigée sur l'isthme même². Clarke³ et Gell⁴ disent avoir vu, sur la route Scironide, une pierre portant une inscription tout à fait effacée.

¹ Ἐκ ταύτης τῆς ὁδοῦ καταβᾶσιν Ἀπόλ-
λωνος ἱερόν ἐστὶ Λατῶου, καὶ μετ' αὐτὸ
Μεγαρεῦσιν ὄρος πρὸς Κορινθίαν. (Pausan.
l. I, c. XLIV, § 10.)

² Τάδ' ἐστὶ Πελοπόννησος, οὐκ Ἰωνία.

Τάδ' οὐχὶ Πελοπόννησος, ἀλλ' Ἰωνία. (Strab.
VIII, 380.)

³ Trav. II, II, 741.

⁴ Itin. 5.



L'un la prend pour une partie de cette colonne, l'autre croit que c'est un signe de démarcation postérieur. L'inscription n'existe plus; et si elle a jamais existé, il me paraît plus probable qu'elle devait se rapporter à la construction de la route par Hadrien. Leake prend Kinætha pour la position de l'ancienne Crommyon, et dit y avoir rencontré quelques restes d'antiquités¹. Nous n'y en avons vu aucun.

De ce point, nous avons suivi le rivage, en nous dirigeant vers l'occident. Une heure et dix minutes après Kinætha, nous avons rencontré, pendant l'espace de dix minutes, la terre jonchée de ces débris de briques qui désignent ordinairement des habitations antiques. Nous arrivâmes immédiatement à un puits et à la petite église de Saint-Théodore, auprès de laquelle, vers le nord-ouest, on peut distinguer une enceinte circulaire semblable à celle d'une petite ville. Elle est formée de petits tertres couverts de lentisques, à travers lesquels on voit souvent paraître de grandes pierres de taille. Tout autour sont épars plusieurs restes d'antiquités. A l'est de l'église, à cinquante pas de distance, deux colonnes, ayant 0^m,42 de diamètre, sont étendues sur le sol; elles sont sans cannelures, et leur surface raboteuse n'offre d'autre ornement qu'une moulure ronde vers le haut. Ce sont évidemment des colonnes tumulaires; mais elles ne sont pas inscrites. Devant l'entrée de l'église, on voit une autre colonne de marbre bleu, également sans cannelures, un chapiteau d'ordre romain, et une grande pierre creuse en forme de bassin, comme on en voit souvent en Grèce, et qui servaient peut-être à être placées sous les autels pour recevoir le sang des victimes². Dans l'intérieur de l'église, on voit une stèle funéraire non inscrite. La table du

¹ *Some Vestiges*. Leake, *Morea*, I, 308.

² Σφαγεῖον εἰς ὃ τὸ αἷμα τῶν

σφαζομένων ἱερείων ἐδέχοντο. (*Etymolog. magn.* p. 737.)

sanctuaire est un fragment de base ionique, en marbre blanc, ainsi que les montants de la porte du sanctuaire, quatre chapiteaux de pilastres et une marche, couverts d'ornements des derniers temps romains ou de l'époque byzantine. Deux chapiteaux ioniques de marbre blanc, d'un très-beau travail, mais de dimensions inégales, sont encastrés, en dehors, à droite ou au nord de la porte; et à gauche, une plaque de marbre, longue de 0^m,99, haute de 0^m,37, et portant une inscription sépulcrale de six trimestres iambiques. Les lettres, de l'époque byzantine, sont profondément et distinctement tracées; elles ont 0^m,035 de haut. Voici le contenu de l'inscription (pl. II, 10) :

Φιλοστράτα, βέβηκα πηγὰς εἰς ἐμὰς,
[Λ]είπουσα δεσμὸν, ᾧ φύσις συνεῖχέ με.
Ἐπὶ τοῖς δέκα γὰρ τέσσαρ' ἐκπλήσασ' ἔτη,
Πέμπλῳ τὸ σῶμα καταλέλοιπα παρθένος,
Ἄπαις, ἄνυμφος, ἡῖθεος. Ὄτῳ δ' ἔρως
Ζωῆς ἔνεσιν, ἀφθόγως γηρασκέτω.

« Je suis Philostrate. Pour retourner vers ma source, j'ai brisé le lien dont la nature me retenait sur la terre. A peine ayant accompli quatorze années, je me suis, dans la quinzième, séparée de mon corps, vierge, sans enfant, sans fiancé, étrangère à l'hymen. Mais longue vieillesse à quiconque a l'amour de la vie¹. »

Ces ruines prouvent qu'il y avait autrefois dans ce lieu une petite ville qui florissait à la belle époque de la Grèce, et qui existait encore aux temps byzantins. La carte française place en cet endroit Crommyon, où la mer rejeta Mélicertes, fils d'Ino, et où Thésée tua la laie fauve, mère du sanglier de Ca-

¹ Cette inscription a été souvent publiée. L. Ross, *Arch. Zeit.* 1844. Voy.

col. 295, et Ph. Le Bas, *Voy. Arch. INSCR.* t. II, n° 85.

lydon, ainsi que Sinnis, le courbeur de pins. La fable¹ disait qu'elle tirait son nom de Crommos, fils de Neptune, ce qui signifie uniquement que cette ville était située au bord de la mer. Peut-être doit-elle plutôt ce nom à la culture des *fameux oignons mégariques*², dont l'âcreté faisait couler *les larmes des Mégariens*, et qui étaient passés en proverbe. Crommyon est la première ville Mégarique que Pausanias cite aussitôt après sa sortie de la route Scironnienne, et la dernière dont Plinie fasse mention avant cette route, en partant de Corinthe³. Scylax⁴ l'appelle un fort en dehors de l'isthme, et Diodore⁵, une forteresse. Suivant Thucydide, elle appartenait à Corinthe et en était distante de cent vingt stades⁶. Strabon dit qu'elle dépendait autrefois de Mégares⁷; et que, de son temps, elle était soumise à Corinthe. Mais Crommyon n'est pas la seule ville qui, d'après les anciens, ait été située entre Corinthe et les roches Scironides. Plinie mentionne dans cet intervalle les villes de Sidunte et Crommyon⁸; Scylax nomme aussi, avant Crommyon, Sidunte, fort des Corinthiens en dehors de l'isthme⁹. Athénée en fait un bourg des Corinthiens¹⁰. Suivant Xénophon, Praxitas, allant de Corinthe à Mégares, s'empara d'abord de Sidunte, puis de Crommyon¹¹; d'où il résulte qu'entre Schœnunte (aujourd'hui Calamaki) et la Kaki Skala il y avait deux anciennes villes, Sidunte et Crommyon, la première plus à l'ouest que la seconde, et que les ruines voisines de Saint-Théodore peuvent appartenir à l'une ou à l'autre.

¹ Paus. I. II, c. 1.

² Κρόμμυα ἢ σκόροδα. (Schol. Aristoph. Pac. 245). Plin. H. N. XX, 9.

³ H. N. IV, 11.

⁴ Scyl. : Τεῖχος ἔξω τοῦ ἰσθμοῦ.

⁵ Φρούριον. (XII, 65.)

⁶ Ἀπέχει τῆς πόλεως εἴκοσι καὶ ἑκατὸν σταδίων. (Thuc. IV, 45.)

⁷ Strab. VIII, 380.

⁸ « Schœnus, oppida Sidus, Crommyon, « Scironia saxa. » (Plin. H. N. IV, 11.)

⁹ Τεῖχος Κορινθίων, ἔξω τοῦ ἰσθμοῦ.

¹⁰ Κορινθίων κώμην. (Athén. III, 7.)

¹¹ Πρῶτον μὲν Σιδοῦντα, ἔπειτα δὲ Κρομμύνα. (Xénoph. Hell. liv. IV, ch. iv, § 13.)



De cet endroit, le pas lent et réglé de nos chevaux de louage nous a menés, en trois heures trente-cinq minutes, à Corinthe, tandis que les cent vingt stades de Thucydide correspondent à une distance de six heures. Leake paraît donc avoir raison de placer Crommyon à Kinætha, surtout, si sa mémoire ne le trompe pas, quand il affirme y avoir vu des restes d'antiquité; et la position de cette ville sur la limite des deux provinces expliquerait suffisamment pourquoi elle figurait tantôt parmi les villes de Mégares, tantôt parmi celles de Corinthe. Le passe-temps sanguinaire du Pityocampte pouvait du reste être beaucoup plus facilement exercé au débouché du défilé des montagnes que sur le rivage bas et plat de Saint-Théodore. Si donc l'on place Crommyon à Kinætha, les ruines voisines de Saint-Théodore seront celles de Sidunte, que Leake place au village Kasidi, situé, dit-il, au milieu de la route, entre Kinætha et Calamaki. Sa conjecture se fonde autant sur l'assonance des noms, que sur ce qu'il a vu à Kasidi des restes de constructions helléniques¹, et il croit que c'est à ce village que Wheler² fait allusion, lorsqu'il parle d'un monument hellénique, entre Corinthe et Mégares, qui contenait un bas-relief. Puillon-Boblaye, l'un des auteurs de la carte française, parle aussi de ce village, en observant qu'il s'y trouve *des ruines assez considérables*³. Mais il n'est pas indiqué sur la carte française, et nous ne l'avons pas rencontré sur notre chemin. Nous n'avons vu que deux villages avant d'arriver à Calamaki : l'un, cinq minutes après notre départ de Saint-Théodore, à une assez grande distance à droite. Il s'appelle *Coulantziki*, et ses vignes s'étendent jusqu'à la route, où il possède un puits d'eau potable. L'autre est désert et est aussi situé à droite et loin de la route, sur les collines. Je n'ai pas pu en apprendre le

¹ *Some romains of hellenic buildings.* — ² *Travels*, p. 436. — ³ *Rech. géogr.* p. 35.

Excursion en Arcadie.



nom; mais sa distance de Kinætha est de deux heures dix minutes au pas de nos chevaux, tandis que celle de Calamaki n'est que de quarante minutes seulement. Ce ne peut donc pas être là Casidi. Saint-Théodore, au contraire, est à une heure vingt minutes de Kinætha, à une heure trente minutes de Calamaki, par conséquent juste au milieu de la route, ce qui est la position assignée par Leake à Casidi. Il n'est donc pas invraisemblable que cette position déserte, avec ses ruines antiques, ait porté autrefois et porte encore aujourd'hui le nom de Casidi, et qu'elle soit précisément celle que Wheler décrit, et dont on aurait détruit ou enlevé le bas-relief. Je m'arrête d'autant plus à cette conjecture, que ni Wheler, ni Leake ne font aucune mention de cette église de Saint-Théodore, qui, cependant, ne laisse pas que d'être remarquable. Mais ce qui a lieu de m'étonner, c'est que Leake, se reprenant, dans son nouvel ouvrage (*Peloponnesiaca*, p. 397), transfère Crommyon à Casidi, et allègue pour raison que la distance à laquelle Casidi se trouve de Corinthe correspond exactement aux cent vingt stades de Pline, ce qui, comme nous l'avons vu, n'est pas du tout exact. Il en infère que Sidunte était situé plus près de l'isthme, au vallon de Susaki. Pour ma part, tous les arguments exposés ci-dessus me portent à croire que Sidunte était situé à Casidi ou Saint-Théodore, et Crommyon plus à l'est, à cent vingt stades de Corinthe, près de Kinætha.

A une heure cinq minutes de Saint-Théodore, nous rencontrâmes, à fleur de terre, un puits d'eau très-claire, entouré de quelques assises provenant d'un mur antique. S'il était prouvé que Saint-Théodore est Crommyon, ce puits pourrait désigner l'emplacement de Sidunte. C'est là que la carte française paraît placer cette ville, et ces ruines sont peut-être celles que décrit Wheler.

Un quart d'heure plus loin, nous entrâmes à Calamaki, l'ancienne Schœnunte, port auquel se terminait le δόλκος, et où, pour tout reste d'antiquité, nous n'avons vu que quelques pierres de taille appartenant à des fondations. Nous nous dirigeâmes ensuite sur Corinthe, en traversant l'isthme, dont, après une demi-heure de marche, nous franchissions la muraille. Cette muraille descend, vers le midi, d'une colline longitudinale et pierreuse dominant le stade isthmique, traverse la route, et, tournant immédiatement à l'ouest, continue, dans cette direction, jusqu'à la mer de Léchée. Le coude qu'elle fait renferme l'enceinte et les ruines du fameux temple de Neptune et de Palémon, dont il ne reste plus que des murs en grandes pierres de taille et flanqués de tours. Une de ces tours se trouve sur la route même, et, devant elle, nous avons remarqué une colonne dorique qui, probablement, appartenait au temple. Au delà de l'enceinte, vers le nord-ouest, sont les ruines du théâtre; mais, comme elles sont tournées vers le nord, on ne peut les apercevoir de la route.

Après une marche de trois quarts d'heure, nous avons atteint les nombreuses carrières d'où l'ancienne ville de Corinthe tirait les matériaux de ses magnifiques constructions. Lorsqu'on voit quelles masses énormes en ont été extraites pour la décoration de Corinthe, on ne peut songer sans effroi à l'action du temps et des événements qui les ont broyées en poussière et n'ont laissé presque aucune trace de la ville qu'Homère nommait déjà *riche* par excellence, et qui, du temps de Cicéron, était encore *Græciæ lumen*¹. Ces carrières fournissaient un calcaire gris commun et ont été taillées dans les formes les plus extraordinaires. Elles présentent de hautes murailles, de vastes appartements, des escaliers, des tables, des autels, des pyra-

¹ Cic. *Pro leg. Manil.* 5.



mides et des colonnes. Non loin de là, et à droite de la route, nous avons remarqué trois chambres souterraines, dont deux communiquent ensemble. C'étaient peut-être aussi des carrières; mais leur forme fait soupçonner qu'elles ont servi à quelque culte souterrain, comme celui de Mélicertes dans le temple de Neptune. (Pl. III, 11.)

On côtoie encore ces carrières pendant vingt minutes au moins avant d'arriver au village Hexamili, immédiatement après lequel la route rencontre celle qui vient de Cenchrées. A partir de ce point, toute la plaine à gauche de la route est, à une assez grande distance, couverte d'innombrables tombeaux. Quelques-uns, que j'ai pu examiner, sont de petite dimension, peu profonds, et composés de quatre pierres. C'est de cette nécropole qu'on a retiré, pendant ces dernières années, plusieurs milliers de vases en terre cuite, qui, pour la plupart, ont été exportés de la Grèce. Pausanias fait mention de ces tombeaux qu'il rencontra entre Cenchrées et Corinthe¹.

Un quart d'heure au delà d'Hexamili, nous vîmes, sur notre gauche, les ruines d'un édifice romain conservées jusqu'à une assez grande hauteur. Cet édifice est construit en briques disposées en losanges avec beaucoup d'élégance, *opus tessellatum*. (Pl. III, 12.) Les portes en sont voûtées, et les jambages, de même que les linteaux, en sont cintrés et en marbre. Une de ces portes conduit à une voûte souterraine.

Après dix minutes de marche, nous traversâmes un profond ravin, et un quart d'heure plus tard nous arrivions à Corinthe.

Le peu d'instants de lumière qui nous restaient jusqu'à la nuit ne nous permirent pas de nous livrer à de nouvelles recherches sur une ville si connue des voyageurs, si souvent, et

¹ Ἀνιοῦσι δὲ ἐς Κόρινθον (ἐκ Κεγχρεῶν), καὶ ἄλλα ἐστὶ κατὰ τὴν ὁδὸν μνήματα. (Paus. I. II, c. 11.)

quelquefois si éloquemment décrite¹, et nous ne cherchâmes pas à exploiter après tant d'autres un champ malheureusement si désolé, qu'excepté un ou deux pans de murs romains en briques, et les sept colonnes du temple dorique, il n'y reste presque aucune ruine qui indique même la position de la ville. Les premiers sont peut-être les restes des bains qu'Hadrien fit construire à Corinthe (pl. II, 3), et les colonnes, à en juger par leur forme et par leurs proportions, devaient appartenir à l'un des plus anciens temples de la ville. Différentes opinions ont été émises à l'égard de ce temple. Wheler le prend pour celui de Diane Éphésie, dont cependant Pausanias ne mentionne qu'une statue qui s'élevait sur le marché. D'autres y voient le temple d'Apollon, qui se trouvait sur la route conduisant du marché vers Sicyone. D'autres ont cru que c'était un temple de Neptune, dont les anciens ne citent également que des statues. Peut-être encore pourrait-on attribuer cette ruine, sans trop de probabilité, au temple de Minerve Chalinitis, dont le culte, en connexion avec le mythe indigène de Bellerophon, était sans doute un des plus anciens de Corinthe, et dont la statue était en bois avec les extrémités en pierre (ξύανον ἀκρόλιθον), et par conséquent, selon toute vraisemblance, était archaïque; c'est près de ce temple qu'on voyait la statue en bois d'Hercule, ouvrage de Dédale, circonstances qui s'accorderaient bien avec l'architecture du temple en question, qui est du dorique le plus sévère. Mais comme Pausanias, le seul qui énumère les temples de Corinthe, ne dit rien ni de leur style, ni de leur antiquité respective, toute conjecture à ce sujet me paraît oiseuse et sans fondement réel.

¹ Voyez surtout la brillante description du panorama magnifique qu'on découvre du haut de l'Acrocorinthe, donnée par mon savant compagnon de voyage,

M. Prokesch d'Osten, ouvrage cité, t. II, p. 297.

² Prokesch, ouvrage cité.

³ Pausan. l. II, c. 11

On découvre tous les jours, dans la ville de Corinthe, de grands souterrains très-étendus, qui sont peut-être des restes des conduites d'eau qui alimentaient les nombreuses fontaines de la ville ou du grand canal par lequel Hadrien avait fait venir à Corinthe l'eau du lac Stymphale, ou bien encore de plus anciens canaux, par lesquels la source Pirène se déchargeait dans la ville basse¹.

A un quart d'heure au nord de la ville, nous avons visité l'amphithéâtre dont Leake² fait mention. On avait profité, pour le construire, d'un enfoncement naturel du terrain, auquel on avait donné la forme d'une ellipse complète, dont le grand axe a deux cent quatre-vingt-dix pieds de long et le petit cent quatre-vingt-dix. Les flancs sont taillés dans le roc en forme de sièges, séparés par de petits escaliers qui forment ainsi des compartiments cunéiformes (*cunei*, *κερκίδες*); deux escaliers y avaient été en outre pratiqués, l'un au midi, l'autre à l'est. Ce bassin eût été bientôt converti en un lac, si les eaux pluviales n'eussent trouvé une issue par une ouverture large et carrée pratiquée dans le rocher au-dessous des sièges supérieurs, et servant de vomitoire à la palestre de l'amphithéâtre, comme celle qu'on voit au stade d'Athènes. C'est à cet endroit, sans doute, que s'appliquent ces paroles de Dion Chrysostome : « Les Corinthiens s'assemblent hors de leur ville, dans un ravin assez spacieux pour recevoir beaucoup de monde, mais tellement sale, qu'on ne voudrait pas même y enterrer un homme libre³. » (Pl. III, 13.)

Pour nous rendre de Corinthe à Sicyone, nous avons tra-

¹ Καὶ τὸ ὕδωρ αὐτόθεν (de l'Acrocorinthe) ὑπορρεῖν τὸ ἐν τῇ πόλει. (Paus. I, II, c. v, § 1.) = ² Morée, t. III, p. 244.

³ Οἱ Κορίνθιοι μὲν ἔξω τῆς πόλεως ἐν

χαράδα τινί, πλῆθος μὲν δυναμένῳ δέξασθαι τόπων, ῥυπαρῶ δὲ ἄλλως, καὶ ὅπου μηδεὶς ἂν μὴδὲ θάψειε μηδένα τῶν ἐλευθέρων. (Dion Chrysost. *ad Rhod.* p. 347.)

versé les plaines luxuriantes et toutes couvertes de vignes, qui portent aujourd'hui le nom de *Vocha*. Elles jouissaient d'une grande réputation chez les anciens, dont elles excitaient souvent la convoitise¹. La rare fertilité de la terre attire dans ce lieu de nombreux habitants, et cette côte, toute couverte de beaux villages, montre ce que serait la Grèce si elle avait une population proportionnée aux ressources qu'elle peut offrir.

Une heure plus tard, nous avons traversé le *Langopotamo*, ravin, dont l'eau profonde et rapide arrose les terres des villages environnants, et surtout du village *Azisi*, situé sur la rive gauche du torrent. Trente-cinq minutes plus loin, nous avons rencontré un autre cours d'eau tout à fait insignifiant, au delà duquel nous avons traversé le village de *Zeugalatio*, et, plus loin, le village de *Vrachati*. Une demi-heure après ce ruisseau, nous en avons rencontré un autre qui était alors à sec, et dont on distingue à peine la direction. Vingt-cinq minutes plus loin, nous traversons l'*Asopos*, et presque aussitôt nous commençons à gravir les collines de Sicyone. Les anciens ne connaissent qu'une seule rivière entre Corinthe et Sicyone, la rivière de Némée, qui séparait les deux états. Stace seul³ fait encore mention d'un petit ruisseau qu'il appelle *Langeia*, et auquel il donne l'épithète de *lent*. Leake croit que le *Langopotamo* est cette *Langeia* dont il rappelle le nom, bien que son cours soit loin d'être *lent*, et il place la Némée à vingt minutes plus à l'ouest. La carte française en indique le cours au delà du village de *Vrachati*, c'est-à-dire à une demi-heure au moins plus à l'ouest que Leake, par conséquent à une heure cinquante minutes de Corinthe, calculées d'après le pas de nos

¹ Εἰς μοι τὰ μετὰ Κορίνθου καὶ Σικυῶ-
νος. (*Prov. gr. Athén.* I. V, c. XIX.)

² Strab. IX, 382; Diod. XIV, 83; Tit.
Liv. XXXIII, 15. — ³ Theb. IV, 49.

chevaux, et à quarante minutes de Sicyone. Elle le fait descendre de la plaine de Némée et le nomme *Koutzomati*, comme le village qui est situé dans cette plaine. C'est sans doute le ruisseau que nous avons rencontré. Sa direction et son nom sont de fortes présomptions en faveur de l'opinion des auteurs de la carte. Mais, si nous l'admettons, nous devons aussi avouer que les siècles ont bien altéré la nature de ces cours d'eau. Car il serait beaucoup plus naturel de donner le nom de Némée au cours d'eau abondant et profond, le seul qui eût mérité autrefois le nom, sinon de rivière, au moins de ruisseau, et le seul aussi qui, aujourd'hui encore, est appelé rivière (Lango-potamo). C'est le plus rapproché de Corinthe, dont il est distant d'une heure, tandis qu'il est à une heure et demie de Sicyone. L'exploit d'Aratos, qui entra à Corinthe avec sa troupe, sans avoir donné l'éveil aux habitants¹, devait être plus facile à accomplir s'ils se trouvaient moins loin de la Corinthie que de la Sicyonie, et si, par conséquent, la limite des deux états était plus rapprochée de Corinthe que de Sicyone. Si Lango-potamo ne descend pas de la plaine de Némée, il a certainement ses principales sources dans la montagne qui s'élève à l'orient de cette plaine, et qui en portait peut-être aussi le nom.

L'Asopos (rivière de Vasilica) descend par un ravin profond et boisé de la plaine Phliasienne et a son cours du midi vers le nord. C'est un ruisseau large, mais peu profond en été. En hiver, il n'est pas guéable, et l'on y a construit un pont sur la route de Corinthe à Sicyone. Les fondations de ce pont sont anciennes et probablement romaines; mais l'arche turque qu'elles supportent est si haute et forme des talus si rapides, que le voyageur évite d'y passer, toutes les fois que la crue de l'eau ne lui en fait pas une absolue nécessité.

¹ Plut. *Arat.* 21.

Les collines sur lesquelles Sicyone était située sont hautes et escarpées, comme toutes celles de la côte de la Corinthie. Elles affectent la forme de cônes aigus et sont composées d'une terre argileuse et blanche. L'ancienne ville d'Ægialée était située *dans la plaine*¹, probablement dans celle qui s'étend de ces collines jusqu'à la mer, vers l'endroit occupé par le village de *Moulki*. Quant à l'autre plaine élevée, à laquelle on arrive par une montée aussi longue que roide, et où se trouve aujourd'hui le village de *Vasilika*, je serais porté à croire qu'elle était occupée par la citadelle au temps où Ægialée existait encore, et jusqu'à Démétrios Poliorcète, qui y transporta la ville en lui donnant le nom de Démétriade². L'incomparable grandeur de cette position, la richesse et la fertilité de la côte qu'elle domine, et qui est baignée par deux rivières, sont le magnifique commentaire des éloges que Diodore prodigue à la situation de Sicyone³. La faux destructive du temps s'est particulièrement appesantie sur cette ville, qui est la première et la dernière que citent les annales de la Grèce. A peine si quelques pierres éparses aident encore à reconnaître l'emplacement de cette célèbre école de l'art, de ce riche musée, où l'on admirait tant de chefs-d'œuvre de l'antiquité. Cette plaine élevée est bordée à l'orient par la vallée profonde et pittoresque de l'Asopos, toute déchirée en cônes gigantesques de la manière la plus bizarre. Au nord-est, tout près du village de Vasilika, un passage souterrain, taillé dans le roc, aboutit à une chapelle suspendue au flanc d'un autre ravin qui débouche dans celui de l'Asopos. Cette chapelle contient quelques-uns de ces petits autels ronds, en pierre noire, sur lesquels on brûlait des parfums dans l'antiquité; j'y ai aussi recueilli une petite lampe en terre cuite. Au-dessous de la caverne, au pied même du précipice, jaillit

¹ Ἐν τῇ πεδίῳ. (Paus. l. II, c. VI.) — ² *Idem*, l. II, c. VII. — ³ Diod. l. XX, c. CII.



des rochers une source abondante dite *la grande source* (τὴν βρύσιν), qui traverse le ravin et se jette dans l'Asopos. C'est, sans doute, la source Στάζουσα, que Pausanias¹ avait vue dans une grotte, près de la porte qui menait à Corinthe, et dont l'eau dégouttait de la voûte. Sa direction est aujourd'hui un peu changée.

A l'ouest, le plateau est terminé par le ravin de l'*Elisson*, aujourd'hui appelé *Zorzi*, nom que la carte française donne, à tort, à l'Asopos, dont le nom moderne est *Saint-Georges* (Ἅγιος Γεώργιος). Sur la crête de ce ravin, on retrouve beaucoup de restes de l'ancien mur, construit en assises carrées, et datant évidemment du temps de Démétrios.

Non loin du mur, on voit les ruines d'une église construite avec les restes d'un temple; ces restes consistent en grands blocs réguliers, avec deux fragments de triglyphes et un fragment en marbre de Paros. C'était peut-être là le temple de Bacchus, que Pausanias vit immédiatement après le théâtre². Ce théâtre, en effet, existe encore au-dessus de la ruine en question; la *cavea*, d'après Leake, a un diamètre extérieur de quatre cents mètres et un diamètre intérieur de cent mètres. Ce voyageur y compta quarante sièges, divisés par deux larges degrés (*præcinctiones*). Aujourd'hui on ne voit plus qu'un petit nombre de ces sièges vers les extrémités du demi-cercle, où sont aussi deux vomitoires voûtés en assises carrées, comme on en voit aux théâtres de l'époque romaine. Au-dessus du théâtre, le plateau est dominé au midi dans toute sa longueur par des collines qui s'élèvent graduellement et se confondent enfin avec les montagnes. La première d'entre elles, celle qui

¹ Paus. I. II, c. VII : Πρὸς δὲ τῇ πύλῃ πηγὴ ἐστὶ σφίσις ἐν σπηλαίῳ, ἧς τὸ ὕδωρ οὐκ ἀνεισὶν ἐκ γῆς, ἐπιρρεῖ δὲ ἐκ τοῦ ὀρύ-
φου τοῦ σπηλαίου· καὶ καλεῖται δι' αὐτὸ στάζουσα ἡ πηγὴ.

² Μετὰ δὲ τὸ θεάτρον Διονύσου ναὸς ἐστὶ.

s'élève immédiatement au-dessus du théâtre, contenait sans doute la nouvelle citadelle, celle de la ville de Démétrios, car Pausanias nous apprend que le théâtre était au-dessous de l'acropole¹. A l'est du théâtre, on voit, dans les rochers, un autre creux qui appartenait probablement au théâtre plus ancien, à celui qui existait du temps de Démétrios, et qui dut être abandonné lorsque, sous les Romains, les nouvelles conditions du drame nécessitèrent la construction de nouveaux théâtres.

A l'ouest de cet édifice est situé le stade, dont le fond est taillé dans le rocher de l'acropole. Son autre extrémité est appuyée sur un beau mur polygonal qui forme un arc rentrant. Il est haut de quinze pieds, long de soixante et quinze, et paraît prouver que le stade était placé en cet endroit même avant Démétrios.

Au-dessous de ces édifices agonistiques, et vers le nord-est, sur le point du plateau où était peut-être situé le marché de Démétriade, il existe une grande ruine romaine, construite en briques, et qui, divisée en plusieurs chambres, est conservée dans toute sa hauteur. J'en ai pris la mesure à la hâte, et, autant que je pouvais le faire, sans l'aide des instruments nécessaires. (Voy. Pl. III, 14.) C'était probablement la maison du gouverneur sous les Romains.

Les habitants de Vasilika nous ont parlé d'un vaste souterrain, dont l'entrée était non loin de cet édifice; et nous avons rencontré nous-mêmes, sur toute l'étendue de la ville de Démétrios, plus d'un orifice de passages souterrains ou de puits taris. C'est sans doute par une de ces issues que s'échappa le tyran Nicoclès, lorsque Aratos se fut emparé de la ville². Nous avons trouvé à Vasilika une grande quantité de médailles de

¹ Τοῦ Θεάτρου δὲ ὑπὸ τὴν ἀκροπόλιν ὠκοδομημένου. (Paus. l. II, c. VII. — ² Plut. Arat. c. IX.)



Sicyone, en cuivre et en argent, qu'on rencontre très-communément dans tout le Péloponnèse.

De Vasilika nous gagnâmes, par une descente rapide, le village de Moulki, situé à la naissance de la plaine maritime. Leake¹ a vu dans ce lieu, et plus bas dans la plaine, les vestiges d'un mur antique. Ce sont sans doute ceux de l'enceinte de l'ancienne ville d'Ægialée.

Peu après, nous traversâmes la rivière Zorzi, l'*Hélisson* de Pausanias². Cet *Hélisson* est peut-être celui-là même que Strabon appelle *Selléeis*, et qu'il fait couler près de Sicyone³.

Au lieu de nous diriger, comme Pausanias, vers le port des Sicyoniens (aujourd'hui *Kiato*), nous avons pris vers l'ouest, et, quittant la plaine, nous nous sommes engagés dans des ravins profonds qui descendent des montagnes. A une heure et un quart de Sicyone, nous avons atteint le village de *Anó Diminio* (Diminio supérieur), situé sur la crête occidentale d'un de ces ravins, au milieu de jardins touffus, arrosés par une source abondante. Leake⁴ prend cette source pour le *Sythas* de Pausanias⁵, que Ptolémée nomme *Sys*. Ce cours d'eau est, suivant cet auteur, le plus important de tous ceux qui coulent entre Léchéon et la frontière occidentale de la Sicyonie, vers l'Achaïe, car c'est le seul qu'il mentionne.

Cinquante minutes plus loin, nous suivîmes le cours d'un autre ruisseau et nous descendîmes vers des coteaux couverts à perte de vue de vignobles, et qui sont terminés à gauche par des collines disposées en amphithéâtre et couronnées par

¹ *Morea*, t. III, p. 382.

² Paus. l. II, c. xii : Καταβᾶσι δὲ ἐς τὸν Σικυνωνίων καλούμενον λιμένα, καὶ τραπεῖσιν ἐπ' Ἀριστοναύτας, τὸ ἐπίνειον τῶν Πελληναίων... Προελθοῦσι δὲ κατὰ τὴν λεωφόρον, Ἐλισσών τε καλούμενος ποταμός.

³ *Περὶ Σικυῶνα*. VIII, 338.

⁴ *Morea*, t. III, p. 383.

⁵ Paus. l. II, c. xii : Ἐλισσών... καὶ μετ' αὐτὸν Σύθας ἐστίν, ἐκδίδοντες εἰς Θάλασσαν.

le village de *Souli*. Les habitants du pays nous ont parlé de ruines antiques qu'ils disent exister dans un lieu appelé par eux *Mongoston*, entre les villages de *Souli* et de *Balsa*. Cette position n'est pas indiquée sur la carte française.

Une heure plus tard, c'est-à-dire trois heures au delà de Sicyone, nous atteignîmes le village de *Sykia*, situé au bord de la mer. Le golfe de Corinthe s'étend en avant, comme un grand lac, que couronnent en s'enlaçant le Parnasse, l'Hélicon, le Cithéron, les monts Oniens ou Géraniens, plus loin, l'Isthme, qui paraît comme une ligne noire tracée entre deux surfaces d'argent, et enfin la plage riante de Corinthe, avec ses collines boisées et ses gracieux promontoires. Le nom du village de *Sykia* vient peut-être du nom que les Grecs donnaient au figuier, bien qu'aujourd'hui on n'y rencontre aucune trace de cet arbre, soit à l'état sauvage, soit à l'état cultivé, ni dans les jardins ni sur les collines environnantes. On pourrait également considérer ce nom comme une corruption de celui de la province, car le village est situé à l'extrémité occidentale de la Sicyonie. Συκιά serait donc une corruption de Συκυωνία.

En effet, après avoir fait encore une demi-heure de marche vers l'ouest, nous arrivâmes au bord de la rivière *Xylocastro*, qui, suivant toute vraisemblance, servait de limite entre les territoires de Sicyone et de l'Achaïe. Large, mais peu profonde, cette rivière, dont les flots sont jaunis par le limon argileux qu'ils roulent, prend sa source au versant septentrional du Cyllène, au-dessus de *Triccala*, et, se dirigeant vers le nord, traverse la belle et profonde vallée de *Xylocastro*, et se jette, en cet endroit, dans le golfe de Corinthe. D'accord avec la carte française, je crois fermement que cette rivière est le *Sy-thas* ou *Sys* des anciens. Leake en juge autrement¹. Nous avons

¹ *Peloponn.* p. 403.

vu qu'il place Sys plus près de Sicyone, à la source de Diminio. Il rappelle que les Sicyoniens y envoyaient tous les ans une procession de sept garçons et de sept jeunes filles¹, d'où il conclut que la rivière n'était pas à une grande distance de la ville. Il cite aussi le passage suivant de Pausanias² : Ποταμοὶ δὲ ἐκ τῶν ὀρῶν κατέρχονται ὑπὲρ τὴν Πελλήνην..... Καθότι δὲ Πελληνεῦσιν ὄροι τῆς χώρας πρὸς Σικυωνίους εἰσὶ, κατὰ τοῦτο ποταμός σφίσι τις, ἔσχατος ποταμῶν τῶν Ἀχαιῶν, εἰς τὴν Σικυωνίαν ἐκδίδωσι Θάλασσαν; et il observe que le Périégète, qui connaissait le nom de Sythas, n'aurait pas dit ici ποταμός τις (*une certaine rivière*). Leake³ considère le village *Exô Xylocastro*, situé hors de la vallée, un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière, comme le fort d'Olouros des Pelléniens⁴, bien qu'on n'y voie aujourd'hui aucun vestige de ruines antiques.

Le premier de ces arguments ne me paraît pas très-concluant. La procession des enfants avait le caractère d'une théorie, et une distance de trois heures et demie n'était pas trop grande pour une pareille mission, car les théories étaient envoyées plutôt loin que près. Quant à l'autre passage de Pausanias, Siebelis et Bekker y ont corrigé ποταμός σφίσι τις en ποταμός σφίσι Σύθας, et Kühn, que Clavier a suivi, s'est borné, avec plus de bonheur encore, à changer tout simplement τις en Σύς. En effet, les seules rivières dont Pausanias⁵ fasse mention, en s'avancant du port des Sicyoniens vers *Aristonantes*, l'échelle des Pelléniens, sont l'*Hélisson*, et, après lui, le Sythas. Ptolémée⁶ ne cite également que le Sys entre Sicyon et l'Achaïe. Il me paraît, par conséquent, prouvé que c'était la

¹ Paus. I. II, c. VII.

² Livre VII, c. XXVII.

³ *Morea*, t. III, p. 224.

⁴ Xénoph. *Hell.* I. VII, c. IV; Étienne de Byz. *Voy.* Pl. IV.

⁵ Paus. I. II, c. XII.

⁶ Livre III, c. VI.



plus grande et la plus importante des rivières de cette côte, et telle est aujourd'hui celle de Xylocastro; elle mérite la désignation de rivière, tandis que le cours d'eau de Diminio est à peine un ruisseau; c'est plutôt une source abondante.

Je crois aussi que ce n'est pas en cet endroit qu'il faut chercher la position d'*Olouros*, mais bien à *Camari*, village situé plus à l'ouest, et où l'on voit quelques ruines antiques de l'époque romaine. C'est aussi là qu'était *Aristonantes*, le port de Pellène.

D'après Pausanias et Strabon, Pellène était voisine de la frontière occidentale de la Sicyonie et située à soixante stades de la mer. Sa position est donc facile à déterminer. Elle occupait, sans aucun doute, le sommet de la montagne qui s'élève au-dessus du village de *Zougra*, ayant à l'est la vallée de Xylocastro, à l'ouest de celle de *Réthi*, ruisseau qui se jette dans la mer, près de *Camari*. De ce côté, la mer est bien plus rapprochée de la ville, et c'est par conséquent là que le port doit être naturellement placé.

Après avoir traversé la rivière, nous tournâmes à gauche et nous entrâmes dans la vallée de Xylocastro. Vis-à-vis de nous la vallée était terminée par deux pyramides immenses, les sommets dénudés du Cyllène. Sur le flanc de cette vallée repose, au milieu de riches plantations, le vaste bourg de *Tricala*. Le fond en est baigné, dans toute sa longueur, par la rivière, dont les bords sont couverts d'une chaîne non interrompue de villages, de maisons de campagne, de vignes et de jardins où le pommier fleurit à côté du grenadier, et où le myrte se marie au citronnier. D'un côté, la vallée s'élève jusqu'au vaste plateau qu'occupent les villages de *Vélina*, de *Markési* et de plusieurs autres encore, et ses flancs sont couverts d'un rideau de forêts de sapins. Ce magnifique tableau est complété par l'aspect étrange du côté occidental de la vallée,

où d'innombrables cônes d'argile blanche, dénués de toute végétation, affectent les formes les plus extraordinaires.

Vers le milieu de la vallée, dans la position appelée *Georgan-deïka*, à une heure vingt minutes du village *Sykia*, nous avons remarqué une colline qui semble être un grand tumulus, et qui est surmontée par une chapelle; dix minutes plus loin, on en voit un autre de même nature. Une fouille en cet endroit pourrait être fructueuse. Nous commençâmes, une demi-heure plus tard, à gravir la pente occidentale de la vallée. Bientôt l'argile fait place aux rochers, à travers lesquels une route des plus âpres et des plus escarpées nous a conduits, en quarante minutes, à des vignes plantées sur le pan de la montagne; dix minutes plus loin, nous atteignîmes une source, au-dessus de laquelle le village de Zougra se cache derrière un accident de terrain; et douze minutes au delà, durant lesquelles nous avons rencontré plusieurs restes de murs antiques, nous arrivâmes à une autre source dont l'eau coule à pleins jets de trois ouvertures; de là nous gravîmes le sommet de la montagne, qui s'appelle aujourd'hui *Tsercouphi*, et où était l'acropole de Pellène.

Les habitants du village nous ont appris qu'au-dessous des deux sources que nous venions de voir, il y en avait une troisième. Ce sont, sans doute, là les *sources douces* qui, d'après Pausanias¹, coulaient au-dessous de la porte. Mais je ne puis me rendre compte comment, l'eau potable y étant si abondante, Pausanias a pu dire qu'il n'y en avait pas beaucoup à Pellène: Ὠκοδόμηται δὲ καὶ ἔλυτρον κρήνης ἐν τῇ ἀγορᾷ, καὶ λουτρά ἐστὶν αὐτοῖς τὸ ὕδωρ ἐκ τοῦ Θεοῦ, ἐπεὶ τοι πίνειν πηγαί σφισιν ὑπὸ τὴν πόλιν εἰσὶν ὅτ' πολλαί. Je crois qu'il y faut lire Αἱ πολλαί. Leurs bains étaient fournis par l'eau pluviale, parce que la plupart de leurs sources étaient au-dessous de la ville.

¹ Ὑπὸ τὴν πόλιν πηγαί, ... ἅς Γλυκείας ὀνομάζουσι. (Paus. l. VII, c. xviii.)

Pellène est loin de la grande route fréquentée et a été visitée par peu de voyageurs¹. Sa position répond à la description de Pausanias, qui dit qu'elle est située sur une colline dont le sommet est aigu². Vers l'orient, la colline descend sur Zougra, d'où elle continue, en précipices escarpés, jusqu'aux bords du Xylocastro; de l'autre côté, elle tombe vers la rivière Réthi, qui la sépare de la montagne Pizantéico et du promontoire Avgo, qui termine cette montagne au delà de Camari. Vers le sud, la crête de Pellène s'abaisse, devient accessible, et conduit à Triccala sur la pente du Cyllène; elle s'affaisse aussi vers le nord, et, s'élevant de nouveau après une assez grande distance, elle forme un sommet aplati qui domine la mer, et s'appelle le sommet de la *Vierge Corfiotissa* (du sommet), d'une petite chapelle qui s'y trouve. Leake prend, à juste titre, cette position pour la *Haute Donoëssa* d'Homère³, laquelle était située entre Ægire et Pellène, mais si près de la Sicyonie, qu'elle fut prise par les Sicyoniens et ajoutée à leur territoire⁴.

De Pellène, la vue s'étend jusqu'au golfe Saronique et jusqu'à Salamine. Pausanias dit que la ville était divisée en deux quartiers situés au-dessous du sommet, qui n'était pas habité⁵. Au nord du sommet, nous n'avons trouvé, à une assez grande distance, aucune ruine antique; mais la terre y est couverte de briques, qui indiquent presque toujours l'emplacement d'anciennes habitations. Le sommet est tout à fait dénué de ruines helléniques; nous n'y avons aperçu que les fondations d'un petit fort carré, bâti en chaux, avec une tour ronde de

¹ Elle l'a été par M. Ph. le Bas, dans l'été de 1843.

² Ἐπὶ λόφου κατὰ ἀκραν τὴν κορυφὴν εἰς ὃν ἀνεστήκοτος. (Paus. l. VII, c. xxvi.)

³ Il. II, 573 : Αἰπεινὴν Δονόεσσαν.

⁴ Pausan. l. VII, c. cxxvi.

⁵ Τοῦτο μὲν δὴ ἀπότομον, καὶ δι' αὐτὸ ἐστὶν ἀοίκητον. Τῷ δὲ χθαμαλωτέρῳ πεπλούσιναι σφίσιν οὐ συνεχὴς ἡ πόλις, ἐς δὴ μοίρας νενεμημένη δύνω ἀπὸ τῆς ἀκρας μεταξὺ ἀνεχούσης. (Paus. l. VII, c. cxxvi.)



chaque côté. Dès le premier abord, nous y avons reconnu une construction franque, et nous avons bientôt découvert, dans les broussailles, une grande plaque de tuf, sur laquelle sont gravés deux écussons portant, l'un une croix, l'autre un lion regardant à gauche. (Pl. IV, 15.) Ces armes se retrouvent à Naxie, et Buchon les signale aussi à Clarentza en Élide, avec la différence que le lion y est barré; ce qui, dans la symbolique héraldique, indique une naissance illégitime. Ces blasons, qui se rencontrent sur plusieurs points de la Grèce, ne racontent-ils pas quelque page oubliée de l'histoire des croisés en Morée? n'indiquent-ils pas quelque relation de parenté entre les seigneurs de Pellène, de Clarentz, et les Sanuti et les Crispi de Naxie?

Tout à côté de cette ruine, nous avons remarqué, dans la terre, un trou semblable à l'orifice d'un puits. Je serais disposé à y voir le souterrain qui, au dire de Pausanias, se trouvait au-dessous de la statue de Minerve, et dont l'air humide conservait à l'ivoire son élasticité¹. Le temple de Minerve était situé sur la route qui, d'Ægire, conduisait à la ville de Pellène²; et cette route pouvait peut-être bien passer par le sommet de la montagne. Mais Pausanias dit plus loin : « Au-dessus du temple de Minerve, il y a un bosquet³, » tandis qu'au-dessus de l'endroit où se trouve cette ouverture, il n'y a pas de place pour un bosquet; à moins donc que la préposition *ὑπέρ* ne signifie *au delà*, ce que le style assez capricieux de l'auteur rendrait admissible, l'ouverture en question ne serait pas le souterrain antique, mais peut-être bien l'orifice d'une citerne du fort des seigneurs francs. Cependant, un peu à

¹ Λέγουσι δὲ οἱ Πελληνεῖς καὶ ἄδυτον τῆς Ἀθηνᾶς καθήκειν ἐς βάθος τῆς γῆς· εἶναι δὲ τὸ ἄδυτον τοῦτο ὑπὸ τοῦ ἀγάλματος τῷ βάθρῳ, καὶ τὸν ἀέρα ἐκ τοῦ ἀδύτου νότιόν, τε εἶναι, καὶ δι' αὐτὸ τῷ ἐλέ-

φαντι ἐπιτήδειον. (Paus. l. VII, c. xxviii.)

² Κατὰ τὴν ὁδὸν εἰς τὴν πόλιν. (Paus. *ibid.*)

³ Ὑπὲρ δὲ τὸν ναὸν τῆς Ἀθηνᾶς ἐστὶν ἄλσος. (Paus. *ibid.*)

l'est, nous avons rencontré un triglyphe, et un autre encore plus loin, avec plusieurs plaques de marbre qui paraissent indiquer l'existence d'un temple dans cet endroit. De ces débris, les seigneurs du lieu avaient construit, sur le bord du précipice, un très-beau siège d'où la vue, s'étendant sur la vallée profonde de Xylocastro, jouit d'un spectacle magnifique. Ce belvédère est ombragé par quatre arbres gigantesques, seuls témoins vivants de la présence en ces lieux des croisés conquérants, qui en avaient apporté les plants de leur pays natal; car ces arbres, que les paysans de Zougra appellent *griothous* sauvages¹, sont la *celtis Turnefortiana*, qui ne se trouve dans aucune autre partie du Péloponnèse, et que le célèbre voyageur dont ils portent le nom n'a découverts que dans les Cyclades.

A l'ouest et un peu au-dessous de ce fort (pl. IV, 16), coule une petite source qu'on pourrait prendre pour la fontaine du Marché², s'il était possible de placer l'Agora dans cet endroit, entre les deux quartiers de la ville. Au midi du petit fort, à l'extrémité de la petite plaine qui forme le sommet, on voit la ruine d'une belle construction romaine. La partie inférieure de l'édifice est composée de deux grandes assises carrées, ornées en haut d'une large moulure; la partie supérieure est construite en briques; elle est carrée en dehors et ronde en dedans. Ce monument est probablement un de ces bains qui, suivant Pausanias, s'alimentaient par l'eau de pluie³.

De ce point nous descendîmes, vers le sud, sur un plateau inférieur; et, à quelque distance, nous rencontrâmes un amas de ruines qui indiquent la position de l'un des deux quartiers de la ville. Nous n'y avons pas trouvé de marbre; mais nous

¹ Ἀγριοβυσσινιά.

² Ἀποδόμηται δὲ καὶ ἑλντρον κρήνης ἐν τῇ ἀγορᾷ. (Paus. l. VII, c. xxvii.)

³ Καὶ λουτρά ἐστὶν αὐτοῖς τὸ ὕδωρ τὸ ἐκ Θεοῦ. (Paus, l. VII, c. xxvii.)



y avons vu deux petites bases de colonnes ioniques en tuf d'un beau style, et un chapiteau dorique dont le diamètre intérieur est de 0^m,22; j'y recueillis aussi un fragment de lampe antique.

Le village de Zougra, qui est situé au nord-est du sommet, sur la première plate-forme, ne contient aucune trace d'antiquités, à l'exception de deux colonnes cannelées, de la même dimension que celles qui se trouvent au milieu des débris dont je viens de parler : c'est de là qu'elles ont probablement été apportées. Je trouvai sur le sol, non loin de ce village, le fer d'une lance antique, et j'y achetai aussi plusieurs monnaies, dont quelques-unes de Pellène. Elles offrent, au droit, la tête d'Apollon Théoxénios; et, au revers de celles d'argent, que Mionnet attribue à tort à Pellène de Thessalie¹, les lettres ΠΕ dans une couronne de lauriers; celles en cuivre, que Mionnet donne à Péparéthos², portent une tête de bélier, et ΠΕ dans la couronne. J'y fis aussi l'acquisition d'un ornement en or ayant l'empreinte de la colombe de Sicyone. •

En quittant la fontaine aux Trois-Bouches, où nous avons mis pied à terre, nous nous dirigeâmes vers le sud, et, cinq minutes plus loin, nous vîmes un tombeau creusé dans le rocher qui s'élevait à notre droite. L'entrée, qui a un mètre de hauteur, est triangulaire; il est voûté à l'intérieur. J'y trouvai, par terre, un fragment de marbre blanc, le seul que j'eusse encore rencontré dans les ruines de cette ville. Il portait un bas-relief qui est aujourd'hui si fruste, que c'est à grand-peine que j'y ai pu distinguer la figure d'un vieillard tournée à droite. Aussitôt après, nous passâmes devant un mur antique assez long, construit en blocs carrés. Les habitants du pays l'appellent *la Porte* (πόρτα), et il appartenait, sans doute, à la porte et à l'enceinte de la ville. Nous continuâmes notre

¹ Mionnet, *Suppl.* III, 300. — ² *Id. ibid.* 311.

route le long de la crête qui réunit la montagne de Pellène au mont Cyllène, et qui s'élargit graduellement, au point de contenir des champs labourables et des plantations.

Une heure et demie après avoir quitté la fontaine, nous arrivâmes à Trikkala, et nous mîmes plus d'une demi-heure à traverser les sentiers tortueux de ses trois quartiers, où les maisons, les rochers et les jardins sont entremêlés de la manière la plus pittoresque. Nous n'y avons trouvé aucun vestige d'antiquités. Le nom de cette ville rappelle celui de Trikké en Thessalie, que Tzétzès nomme déjà *Τρίκκαλα*¹, et qui, par une coïncidence qu'on ne saurait attribuer au hasard, était peu éloignée d'une ville fortifiée appelée *Pelinnæum*² ou *Pelinna*. Trikké de Thessalie était le principal siège du culte d'Esculape³. A près de soixante stades de Pellène d'Achaïe, Pausanias⁴ place le sanctuaire et la statue du même dieu, qui y était surnommé *Kṽρος*. Il était peut-être situé près ou au-dessus de Trikkala.

De Trikkala nous continuâmes à gravir la montagne vers le sud. La route est tortueuse et rude, et longe le ravin profond du Sythas, qu'elle laisse à gauche. Nous atteignîmes enfin un petit plateau où cette rivière jaillit de la terre par une source très-abondante, et de l'eau la plus fraîche et la plus limpide. C'est peut-être là qu'il faut placer le sanctuaire d'Esculape, où l'eau était abondante, au témoignage de Pausanias⁵. La distance à laquelle ce lieu se trouve de Pellène répond à celle que

¹ *Achil.* IX, 280.

² *Strab.* IX, 437; *Tit. Liv.* l. XXXVI, ch. x, § 14; *Ét. de Byz.*

³ Les fils d'Esculape y régnaient pendant la guerre de Troie. *Hom. Il.* II, 229. — Le plus ancien temple d'Esculape. *Strab.* IX, 437.

⁴ *Paus.* l. VII, c. xxvii.

⁵ Ἀπωτέρω δὲ οὐ πολὺ ἀπὸ τοῦ Μυσαίου ἱερὸν ἐστὶν Ἀσκληπιοῦ, καλούμενον Κῦρος, καὶ ἰάματα ἀνθρώποις παρὰ τοῦ Θεοῦ γίνεται. Ὑδωρ δὲ καὶ ἐνταῦθα ἀνέδην ἐστὶ, καὶ ἐπὶ τῇ μεγίστῃ τῶν πηγῶν τοῦ Ἀσκληπιοῦ τὸ ἄγαλμα ἰδρυται. (*Paus.* l. VII, c. xxvii.)



le periégète attribue au Mysæon, sanctuaire de Cérès Mysia¹, et au temple d'Esculape. C'est aussi à ce point, où les eaux se partagent, qu'il faut tirer la ligne de démarcation qui limitait l'Achaïe et la Sicyonie d'une part, et l'Arcadie de l'autre.

II.

À TRAVERS L'ARCADIE.

Le plateau de Cyllène, où se fait le partage des eaux, et où devait incontestablement passer la limite qui séparait l'Achaïe et l'Arcadie, est une petite plaine ordinairement submergée. Elle est bordée, à l'ouest, de jolies collines bien boisées; à l'est s'élève, comme une pyramide immense, le pic monolithe du Cyllène, couvert, jusqu'au milieu de sa hauteur, de forêts de sapins, qui sont le commentaire le plus naturel de la fable, d'après laquelle Cyllen était fils d'Élatos². J'ai entendu raconter à un chasseur de Trikkala, qu'il avait tué sur cette montagne des *merles blancs*. Sans révoquer en doute la véracité de ce phénomène ornithologique, passé en proverbe, je me serais abstenu d'en parler, si Pausanias ne disait formellement que le Cyllène présente cette merveille, que les merles y sont tout blancs³.

Après avoir quitté le plateau, alors transformé en un petit lac, nous nous dirigeâmes au sud par une belle route ombragée de forêts, et une heure cinquante minutes plus tard nous atteignîmes le versant opposé, d'où notre vue s'étendit sur les plaines de l'Arcadie. Sous nos yeux se déroulait ce pays aux bois épais, aux frais pâturages, aux vallons toujours verts, que les bergers affectionnaient et que parcourait Pan avec son cortège. Nous avions devant nous ces masses énormes de rochers, qui, comme

¹ Paus. l. VII, c. xxvii. — ² Id. l. VIII, c. xvii. — ³ Id. *ibid.*

une mer inexpugnable, l'abritaient de toute part, et lui ont conservé pendant des siècles cette indépendance altière, qui faisait dire avec orgueil à ses fils, qu'ils étaient Προσέληνοι, *antérieurs*, non à la lune, mais aux *Hellènes* (le Σ indiquant l'aspiration), aux Doriens, qui ne purent jamais les conquérir comme le reste du Péloponnèse. C'est là que le peuple grec, contrairement à toutes les hypothèses qui ont pu être faites sur son origine, se présente dès le commencement, n'ayant pour tout gîte que les cavernes des montagnes et les forêts primitives, pour tout vêtement que des peaux d'animaux sauvages, pour toute nourriture que les glands amers; et, cependant, c'est de là que partirent, dans les temps les plus reculés, des colonies nombreuses portant les bienfaits de la civilisation hellénique à toute l'Italie méridionale.

A nos pieds s'étendait la nappe d'eau limpide du lac Phénée, au delà duquel le *Chelmos* escarpé (la chaîne des monts Aroaniens) dressait ses cimes arides. Vers le nord-ouest, la vue était bornée par la *montagne Noire* (la Chélidorée antique), et plus près coulait dans un profond ravin la rivière de *Goura* ou *Phoniaticon* (l'Aroanios), sur les bords duquel sont échelonnés les villages de Sténo et de Sivitza.

Nous tournâmes ensuite à gauche, et nous nous engageâmes entre le pic et les collines inférieures du mont Cyllène, dans un chemin creux, menant vers Gérontion et vers le lac Stymphale; mais nous en sortîmes, après une demi-heure de marche, pour franchir la colline qui était à notre droite. Elle dépend de la montagne Sépias, qui tirait son nom des serpents venimeux qu'elle nourrissait¹, et qu'elle nourrit encore, au témoignage des habitants. Ils y portent aujourd'hui presque le même nom (*Sapitæ*), et on les trouve souvent en Grèce aux abords

¹ Paus. l. VIII, c. xvi.